



Romans québécois Page D 3

Essais Page D 4

Graham Fraser Page D 4

Robert Dessaix Page D 7

Massimo Guertera Page D 9

ARTS VISUELS



LIVRES

Gilles
Marcotte

Carrefours

La langue, encore

Les deux auteurs sont d'anciens collègues à moi, au département d'études françaises de l'Université de Montréal. Ne pas confondre: c'est moi l'ancien, celui qui n'a jamais très bien su comment distinguer le signifiant du signifié (et que dire du référent?). Eux savent tout, ou presque; c'est ce qu'on exige aujourd'hui des professeurs d'université. Le premier, Benoît Melançon, est dix-huitième, c'est-à-dire qu'il a lu la plus grande partie de ce qui s'est écrit au Siècle des lumières et sur le Siècle des lumières. Il pianote également sur son ordinateur avec une virtuosité qui fait l'envie de ses collègues. Le deuxième, Pierre Popovic, est originaire de Belgique, comme son nom l'indique, et après avoir fait une thèse remarquable sur la poésie québécoise il explore depuis quelques années, avec une rigueur qui n'exclut pas l'humour, la planète des «fous littéraires» du dix-neuvième siècle français.

Benoît Melançon et Pierre Popovic sont les auteurs d'un livre intitulé *Le Village québécois d'aujourd'hui*, récemment paru chez Fides. Et il va sans dire que si je parle ici de leur livre, c'est au mépris de toutes les règles qui gouvernent l'objectivité journalistique, et que des conflits d'intérêts jailliront d'un peu partout. J'avoue, et j'assume. Pour ne rien vous cacher, ils m'ont promis une bière.

Si vous voulez trouver ce livre dans une librairie, n'allez pas du côté de l'éthnographie, des danses carrées ou de la protection du patrimoine, mais dirigez-vous vers le rayon bien fourni des dictionnaires. C'est là peut-être que vous aurez le plus de chances d'apercevoir le Melançon-Popovic, coïncé entre le *Robert* et le *Larousse*. Car, oui, *Le Village québécois* est bien un dictionnaire, même s'il n'en a pas les dimensions réglementaires, ou plus précisément un «glossaire» (*«Lexique d'une langue vivante, d'un dialecte ou patois»*, dit *Le Petit Robert*). Un glossaire de quoi? Là, ça se complique un peu. Je dirais, après l'avoir parcouru, qu'il contient les mots ou les expressions à la mode, qui donnent aux discours médiatiques de notre village à nous son charme tout à fait particulier.

On y signale un certain nombre de fautes de français, bien sûr, mais il ne s'agit pas d'inviter la collectivité québécoise à quelque campagne de bon parler. *Le Village québécois* n'est pas un livre fâché, comme la plupart de ceux qui scrutent nos façons de parler. C'est un livre où l'on s'amuse, où l'on pratique un humour parfois caustique, parfois indulgent, et qui a beaucoup de choses intelligentes, utiles à dire, non seulement sur la langue mais également sur de nombreux aspects de notre vie collective. On y apprendra par exemple ce qu'il faut entendre par l'expression énigmatique «goser les poils de grenouille» (je ne vous le dis pas!), mais aussi ce qui se cache sous des mots apparemment sans équivoque comme «non-voyant» (*«aveugle qui ne voit pas du tout»*), «PME» (*«toujours florissante»*),

VOIR PAGE D 2: LANGUE

Ses recherches portent sur les fondements de notre identité, multiples, parfois contradictoires. À ses yeux nous sommes à la fois américains et français, britanniques, catholiques. Notre relation avec le Canada est profondément ambivalente. En un mot, nous sommes québécois. Dans un essai intitulé *Allégeances et dépendances. Histoire d'une ambivalence identitaire*, tout juste publié chez Nota Bene, l'historien Yvan Lamonde revient sur l'équation à laquelle il ramenait l'identité québécoise il y a quelques années: Q (Québec) = - F (France) + GB (Grande Bretagne) + USA (au carré) - R (Rome) + C (Canada).



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Son bureau de la rue McTavish est tapissé de livres. On y remarque, entre autres, un choix de textes de Louis-Joseph Papineau, ouvrage qu'il a lui-même dirigé avec Claude Laurin, diverses études sur l'œuvre d'Hubert Aquin ou de Fernand Dumont. Yvan Lamonde est historien et enseigne les essais québécois à McGill. Sa connaissance du passé lui permet d'éclairer le présent, voire l'avenir.

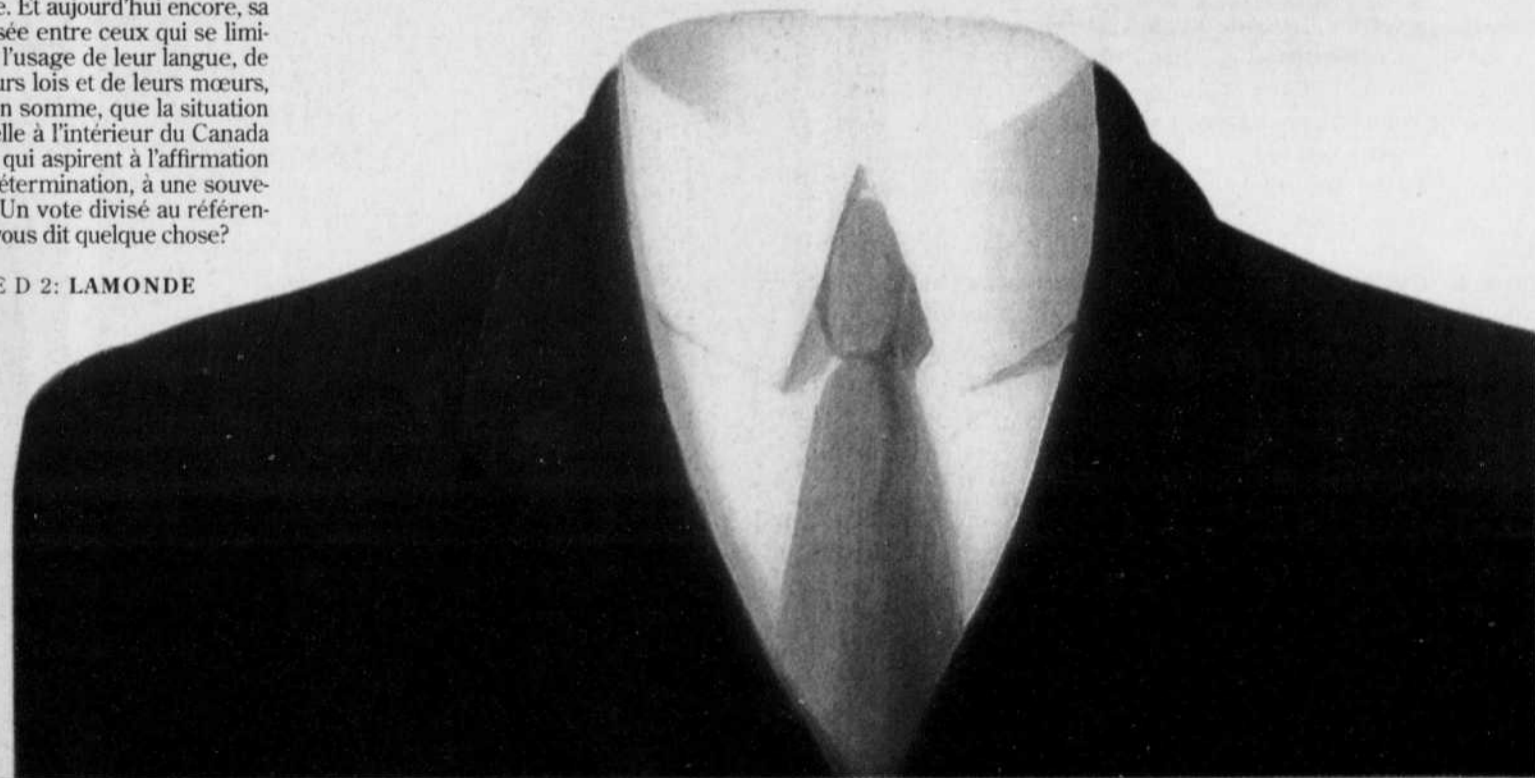
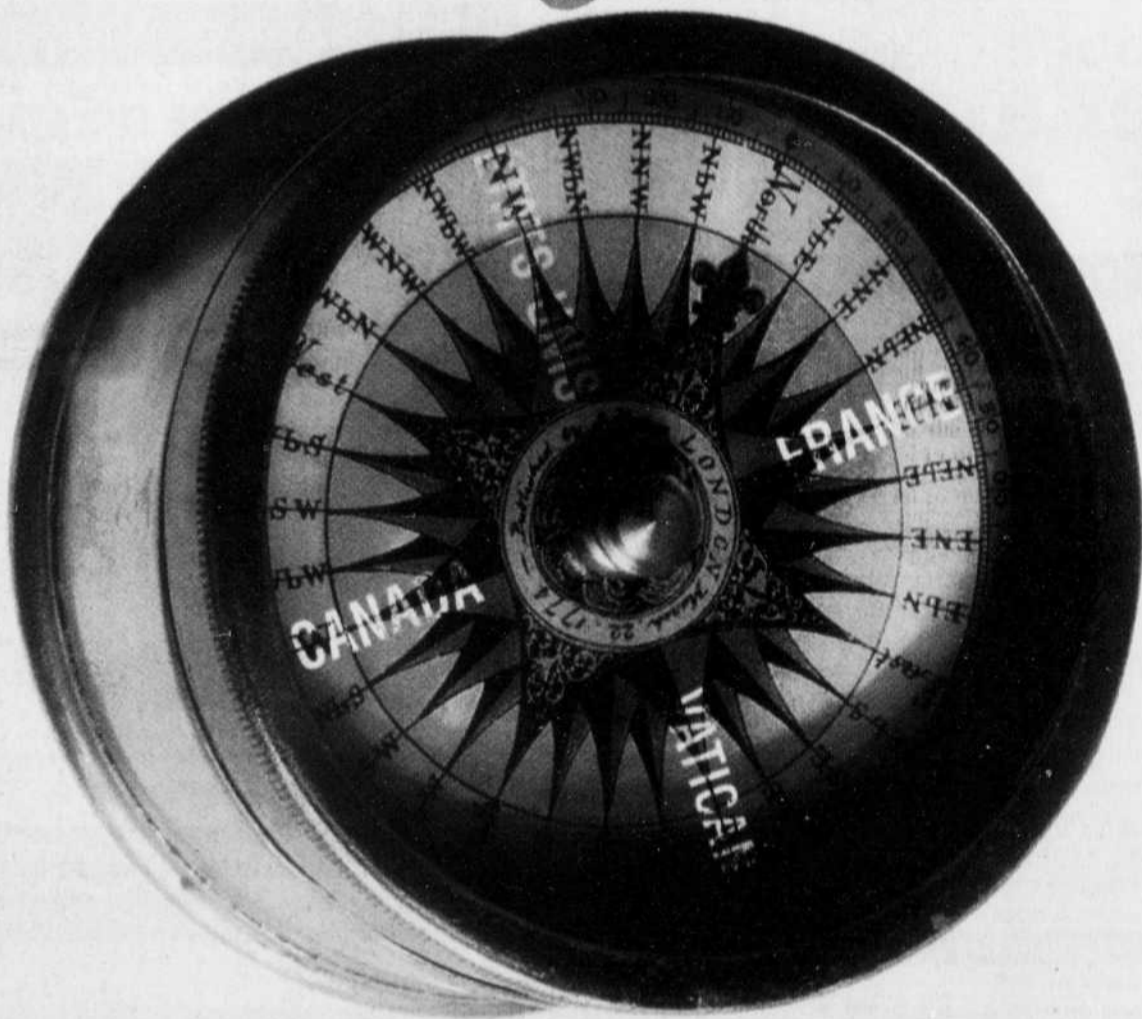
Patiemment, il reprend donc chaque filon de l'histoire du Québec, en évalue la teneur, tente de définir son importance dans la culture québécoise d'aujourd'hui. Cette lecture n'est pas toujours flatteuse. Elle témoigne notamment du fait que notre histoire en est une d'attente et d'abandon. Abandon originel de la France d'abord, mais aussi, ensuite, non-reconnaissance du fait français par la Grande-Bretagne. Abandon des Etats-Unis au moment de la rébellion des Patriotes, abandon du Vatican qui appuyait plutôt les curés catholiques irlandais que les Canadiens français lorsqu'il s'est agi de maintenir le fait catholique en Amérique.

Par toutes ces puissances vers lesquelles il s'est tourné, le Québec semble avoir été «floué», pour reprendre les termes de Lamonde durant l'entrevue. Et aujourd'hui encore, sa population est divisée entre ceux qui se limitent à revendiquer l'usage de leur langue, de leur religion, de leurs lois et de leurs mœurs, ceux qui croient, en somme, que la situation politique et culturelle à l'intérieur du Canada est vivable, et ceux qui aspirent à l'affirmation nationale, à l'autodétermination, à une souveraineté, à un Etat. Un vote divisé au référendum de 1995, cela vous dit quelque chose?

VOIR PAGE D 2: LAMONDE

sommes-nous ?

Entrevue avec Yvan Lamonde

Une année
culturelle
au Devoir

Sous la direction de Marie-Andrée Lamontagne

UNE ANNÉE CULTURELLE AU DEVOIR

Les personnalités, productions et événements
qui ont marqué l'actualité culturelle

F

FIDES

304 pages • 24,95 \$

LIVRES

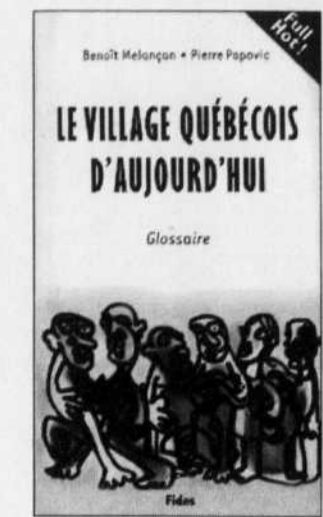
LANGUE

Il arrive parfois qu'on pense à Yvon Deschamps, un Deschamps qui aurait passé une bonne partie de son existence dans les bibliothèques

SUITE DE LA PAGE D 1

«potentiel» («qualité inexploitée, et qui risque de le rester»), «quelque part» («en un lieu que l'esprit subodore, mais que la raison ne connaît pas»), «éventuellement» («à peu près plus ou moins presque absolument sûr»). En fait, ces définitions, tout Québécois bien né — pas nécessairement de «souche» («A longtemps désigné ce que le bûcheron laissait derrière lui. Désigne maintenant le bûcheron lui-même») — les «subodorait» depuis longtemps, mais Melançon et Popovic les explicitent de telle façon qu'ils en révèlent le «potentiel» (cf. supra) d'absurdité. Il arrive parfois qu'on pense à Yvon Deschamps, un Deschamps qui aurait passé une bonne partie de son existence dans les bibliothèques et saurait ce que veut dire le substantif «aphérèse» et le verbe «provi-gner». Rassurez-vous, les mots rares, ceux qui vous obligent à consulter un autre dictionnaire, n'abondent pas dans le Melançon-Popovic. Ils sont présents pour dire, à la blague, qu'on ne blague pas, que tout ça c'est du sérieux, du scientifique. L'humour peut être savant, et la science humoristique.

Sur les caractères généraux, sur la signification globale de ce «langage curieux, ventilé par les médias, les journaux, la publicité et les administrations, un langage alambiqué, fardé d'un maquillage pseudosavant ou encombré d'un kitsch involontaire, langage de plastique ou langage-teflon, qui pa-



raissait fabriqué expressément pour ne pas dire la réalité et ne pas reconnaître le caractère problématique du réel». Benoît Melançon et Pierre Popovic ne s'étendent pas beaucoup. D'ailleurs, toutes les sociétés dites avancées secrètent aujourd'hui, avec plus ou moins d'ardeur et de talent, des patois du même genre. Mais le lecteur, inspiré bien sûr par les auteurs, ne peut éviter de soupçonner, entre ce vocabulaire et certains vœux profonds de la société québécoise, des connivences instructives. Je lis, par exemple, la notice des «états généraux»: «Sur le français, du Canada français, du paysage québécois, de l'environnement, sur l'éducation, de la psychanalyse. Variante gouvernementale ou universitaire du festival* et du salon*. Moins importants que le sommet*, mais plus que les au-

diences*, le carrefour*, le chantier*, le comité*, la commission*, la consultation*, le forum*, les groupes de discussion*, la table de concertation*, la table de prévention*, la table de suivi* ou la table ronde*. Voir concertation, consensus, partenaires sociaux et suivi.» Je ne citerai pas toutes les définitions qu'on donne des expressions auxquelles la notice renvoie, il y aurait pour des pages, et il faudrait encore parler de l'ineffable «Môman», qui, me semble-t-il, entretient avec la consultation, le forum, et cetera, des liens troublants. Mais enfin, tout ce vocabulaire ne dit-il pas essentiellement le désir éperdu d'éliminer toute source de conflit et de fonder la société nouvelle dans l'unanimité? On peut même se demander s'il ne relève pas tout entier de ce désir. Le Village québécois d'aujourd'hui ne se présente pas comme un ouvrage important, mais il ne faudrait pas que sa modestie (apparente!) en éloigne ceux qui veulent réfléchir un peu sur la société québécoise.

Une petite chose, enfin. Il faut aimer beaucoup les mots, la langue, pour bâtir un tel livre. A une époque où la logomachie, stimulée par l'électronique, fait de si grands ravages, il a la vertu d'un contre-poison.

LE VILLAGE QUÉBÉCOIS

Benoît Melançon et Pierre Popovic
Fides
Montréal, 2001, 152 pages

LAMONDE

Comment donc être fidèle à l'une de ses mères patries sans trahir l'autre?

SUITE DE LA PAGE D 1

Dans cet essai qui décortique l'identité québécoise, les États-Unis occupent la moitié de la place. Pour Lamonde, penser l'américanité, c'est se réapproprier autant les composantes culturelles américaines de notre identité que ses composantes politiques. Après tout, comme il le rappelle, «l'Amérique n'est pas une invention française».

S'il s'étend longuement sur l'annexionisme tel que promu par Louis-Joseph Papineau au lendemain de la Rébellion de 1837, Lamonde précise que cet annexionisme n'est jamais vraiment sorti des marges idéologiques et politiques. Du même souffle, il mentionne aussi d'ailleurs comment une certaine élite québécoise a essayé de se démarquer du reste du continent, en particulier des États-Unis tout imprégnés de matérialisme, et de s'en distinguer en faisant intervenir des considérations morales et spirituelles. Pourtant, la population québécoise n'a pas cessé d'avoir des relations très étroites avec son voisin immédiat. Et parmi les influences dont elle a hérité, on mentionne notamment celle des grandes organisations syndicales et des habitudes de consommation de masse. Sur le plan culturel, l'influence de la radio, du cinéma et de la télévision américaine sur la population québécoise est également très importante.

Donc, «penser l'américanité, précise-t-il, ce n'est pas préparer le terrain à l'annexion du Québec aux États-Unis», c'est reconnaître une part indissociable à la fois de l'his-

toire sociale et de l'identité québécoise. Ce chapitre, intitulé «L'américanité du Québec», reprend d'ailleurs des thèmes que Lamonde avait développés dans un essai précédent sur les relations du Québec avec les États-Unis, qui s'intitulait *Ni avec eux ni sans eux*, publié aux éditions Nuit blanche.

France et Angleterre

Lamonde profite aussi de l'occasion pour réévaluer la relation des Québécois avec la France, dans son chapitre intitulé «La France et nous». Car c'est la France d'autrefois que les Québécois regrettent sans fin, la France d'avant la Révolution, une France révolue qu'on ne pourra de toute façon jamais retrouver. Lamonde cite d'ailleurs Tardivel, qui le reconnaissait dès 1879: «Nous aimons la France d'autrefois, la France puissante, grande et glorieuse, la France fille aînée de l'Église; nous aimons aussi la France catholique de nos jours. Mais la France moderne, telle que la Révolution l'a faite, la France déchue de son antique splendeur, la France impie, la France républicaine, en un mot, ne nous inspire qu'un sentiment qui est un mélange d'horreur et de pitié.»

Le chapitre consacré à la Grande-Bretagne, intitulé «L'Angleterre dans la trame politique et culturelle», met en lumière l'antagonisme qui peut se révéler chez les Québécois, dans leur double allégeance envers la France et l'Angleterre. Ces deux nations, respectivement mère de notre langue et mère de notre parlementarisme, ne se sont-elles pas elles-mêmes affrontées dans l'histoire à maintes reprises? Comment donc être fidèle à l'une de ses mères patries sans trahir l'autre? Et «qui dira finalement laquelle des deux mères patries il faut tuer?», demande Lamonde.

Enfin, les relations des Québécois avec Rome ne sont pas non plus aussi limpides qu'on le prétend. Le cardinal Mazella ne disait-il pas, en 1891, que «la langue anglaise doit finir par être la seule langue dans l'Amérique du Nord»? Plus tard, au moment de célébrer le cinquième anniversaire du quotidien *Le Devoir*, en 1915, Henri Bourassa, le fondateur, a pourtant les mots suivants: «Nous ne reste-

rons catholiques qu'à la condition de rester Français et nous ne restons Français qu'à la condition de rester catholiques.» Selon Lamonde, cependant, la langue vient longtemps en second lieu dans les priorités des Canadiens français, après la religion. Le maintien, jusqu'à tout récemment, des commissions scolaires confessionnelles plutôt que linguistiques n'en est-il pas la preuve? Enfin, toujours selon l'historien, ce lourd héritage ultramontain pèse encore dans la mentalité québécoise, qui se souvient que, longtemps, l'Église catholique a veillé d'abord aux intérêts religieux puis, secondairement, aux intérêts linguistiques.

«Le pouvoir politique y a consenti, écrit-il, et c'est le prix que la société civile paie aujourd'hui dans sa volonté d'y voir clair, d'être vraie avec elle-même.» Ces relents de religion hanteront-ils longtemps l'héritage culturel et politique québécois?

Ce sont ces influences contradictoires, complexes et multiples que le Québec doit accepter de «métaboliser», pour reprendre les mots de Lamonde aujourd'hui. Plus tôt cette année, Yvan Lamonde signait d'ailleurs une volumineuse *Histoire sociale des idées au Québec (1760 à 1896)*, chez Fides, où toutes ces idées étaient rassemblées. Cet ouvrage lui a valu de recevoir tout récemment le prix Richard-Arès 2000, décerné par *L'Action nationale*. Ce sont ces influences aussi qui font notre originalité fondamentale. Une fois notre histoire connue et acceptée, peut-être que l'identité québécoise, à laquelle Lamonde n'a pas jugé bon d'ajouter une composante améri-dienne, rejoindra-t-elle mieux le «penser vrai» d'André Laurendeau, dont Lamonde a placé la citation suivante, datant de 1964, en exergue: «Peut-être la joie du séparatisme vient-elle de ce qu'enfin ils peuvent penser clair, sinon vrai?»

ALLÉGANCES ET DÉPENDANCES

L'HISTOIRE D'UNE AMBIVALENCE IDENTITAIRE
Yvan Lamonde
Nota Bene
Montréal, 2001, 271 pages

GRUPE Renaud-Bray

24 librairies au Québec

Champigny

Garneau

NOS MEILLEURES VENTES du 9 au 15 mai 2001

1 Roman Qc	ADÉLAÏDE - Le goût du bonheur, T. 2	7	Marie LABERGE	Boréal
2 Roman Qc	GABRIELLE - Le goût du bonheur, T. 1	24	Marie LABERGE	Boréal
3 B.D.	ASTÉRIX ET LATRIVIATA	10	Albert UDERZO	Albert René éd.
4 Jeunesse	HARRY POTTER ET LA COUPE DE FEU, T. 4	25	Joanne K. ROWLING	Gallimard
5 Spiritualité	LE GRAND LIVRE DU FENG SHUI	108	Gill HALE	Manise
6 Roman	FORCES IRRÉSISTIBLES	11	Danielle STEEL	Pr. de la Cité
7 Biographie Qc	PRISONNIER À BANGKOK	4	OLIVIER & LESTER	L'Homme
8 Roman	DOLCE AGONIA	9	Nancy HUSTON	Actes Sud
9 Roman	LE DÉMON ET MADEMOISELLE PRYM	5	Paulo COELHO	Anne Carrière
10 Sport Qc	MICHEL BERGERON À CŒUR OUVERT	7	Mathias BRUNET	Qc Amérique
11 Psychologie	CESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI !	18	T. DANSEBOURG	L'Homme
12 Polar	DEADLY DÉCISIONS	6	Kathy REICHS	Robert Laffont
13 Polar	DOSSIER BENTON	3	Patricia CORNWELL	Calmann-Lévy
14 Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ?	22	Johnson SPENCER	Michel Lafon
15 Humour Qc	LES CHRÉTIENNERIES	32	Pascal BEAUSOLEIL	Intouchables
16 Psychologie	À CHACUN SA MISSION	75	J. MONBOURQUETTE	Novalis
17 Polar Qc	L'ARGENT DU MONDE, T. 1 & T. 2	11	Jean-J. PELLETIER	Alire
18 Roman Qc	LA PERTE ET LE FRACAS	8	Alistair MACLEOD	Boréal
19 Psychologie	LA SYNERGOLOGIE	52	Philippe TURCHET	L'Homme
20 Récit	ON NE PEUT PAS ÊTRE HEUREUX TOUT LE TEMPS	15	Françoise GIROUD	Fayard
21 Cuisine	SUSHIS FACILES	50	COLLECTIF	Marabout
22 Spiritualité	QUE DIABLE SUIS-JE VENUE FAIRE SUR TERRE ?	2	G. ST-PIERRE LANCTÔT	Voici la clef
23 Roman Qc	UN DIMANCHE À LA PISCINE À KIGALI	29	G. COURTEMANCHE	Boréal
	- Prix des libraires 2000 -			
24 Roman Qc	UN PARFUM DE CÈDRE	32	A.-M. MACDONALD	Flammarion Qc
25 Essai Qc	LE VILLAGE QUÉBÉCOIS D'AUJOURD'HUI	5	MELANÇON & POPOVIC	Fides
26 Polar	OPÉRATION HADÈS	12	LUDDLUM & LYNDIS	Grasset
27 Jeunesse	À LA CROISÉE DES MONDES, T. 3	6	Philip PULLMAN	Gallimard
	- Le miroir d'ambre			
28 Roman	CHOCOLAT	56	Joanne HARRIS	Libre Expression
29 Roman Qc	LÀ OÙ LA MER COMMENCE	7	Dominique DEMERS	Robert Laffont
30 Flore Qc	LE GRAND LIVRE DES VIVACES	3	Albert MONDOR	L'Homme
31 Roman Qc	DANS LA FOUDRE ET LA LUMIÈRE	2	Marie-Claire BLAIS	Boréal
32 Roman	HARRY POTTER À L'ÉCOLE DES SORCIERS, T. 1	73	Joanne K. ROWLING	Gallimard
33 B.D.	LA MUSIQUE D'UNE VIE	14	André MAKINE	Seuil
34 B.D.	ACHILLE TALON N° 45 - Le maître est Talon	4	GREG	Dargaud
35 Biographie	IL ÉTAIT MINUIT CINQ À BHOPAL	3	LAPIERRE & MORO	Robert Laffont
36 Roman	ET SI C'ÉTAIT VRAI...	69	Marc LÉVY	Robert Laffont
37 Roman	LE REFUGE DU LAC	3	Barbara DELINSKY	JC Lattès
38 Cuisine Qc	ENCORE DES PINARISES	29	Daniel PINARD	Boréal
39 Horreur	CŒURS PERDUS EN ATLANTIDE	7	Stephen KING	Albin Michel
40 Essai	NO LOGO : La tyrannie des marques	5	Naomi KLEIN	Leméac
41 Sc. Sociale Qc	CONTES ET COMPTES DU PROF LAUZON	3	Léo-Paul LAUZON	Lanctôt éd.
42 Faune	GUIDE DES OISEAUX DE L'EST DE L'AMÉRIQUE DU NORD	219	D. & L. STOKES	Broquet
43 Nutrition	DIABÉTIQUE, LES SUCRES ET POURQUOI PAS ?	6	COLLECTIF	Profil Santé éd.
44 Roman	ET MONTER LENTEMENT DANS UN IMMENSE AMOUR...	2	Katherine PANCOL	Albin Michel
45 Roman	LA VIE SEXUELLE DE CATHERINE M.	1	Catherine MILLET	Seuil

♥ Coup de cœur RB ; 1^{er} semaine sur notre liste ; N.B. : Les dictionnaires et les titres à l'étude sont exclus

Nombre de semaines depuis parution

Consultez notre palmarès hebdomadaire dans toutes nos succursales !

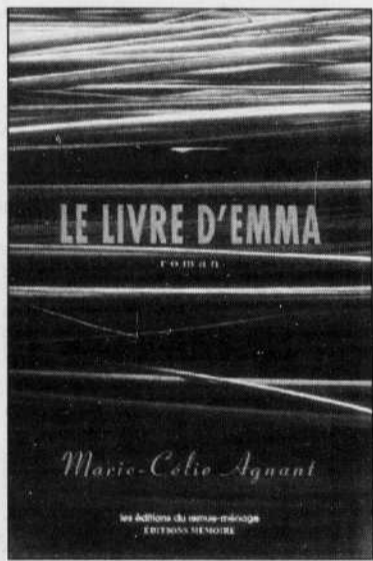
Pour commander à distance :

(514) 342-2815

www.renaud-bray.com

MARIE-CÉLIE AGNANT

LE LIVRE D'EMMA



Marie-Célie Agnant nous livre après *La Dot de Sara* et *Le Silence comme le sang* un roman troublant et passionnant.

Emma, d'origine antillaise, raconte comment la folie s'est emparée des femmes de sa lignée et remonte le fil de l'histoire, jusqu'aux bateaux négriers et aux plantations.

167 p. • 18,95 \$
Une coédition avec les Éditions Mémoire (Haïti)

En vente chez votre libraire

les éditions du remue-ménage
110, rue Sainte-Thérèse, bur. 501, Montréal (Québec) H2Y 1E6
tél. (514) 876-0097 • téléc. (514) 876-7951

LES ÉDITIONS TROIS

Geneviève Amyot

Corneille et compagnie
125 p. 9,95 \$



Denyse Delcourt

Gabrielle au bois dormant
181 p. 20,00 \$



Martin Ouellet

Babel rage
127 p. 15,00 \$



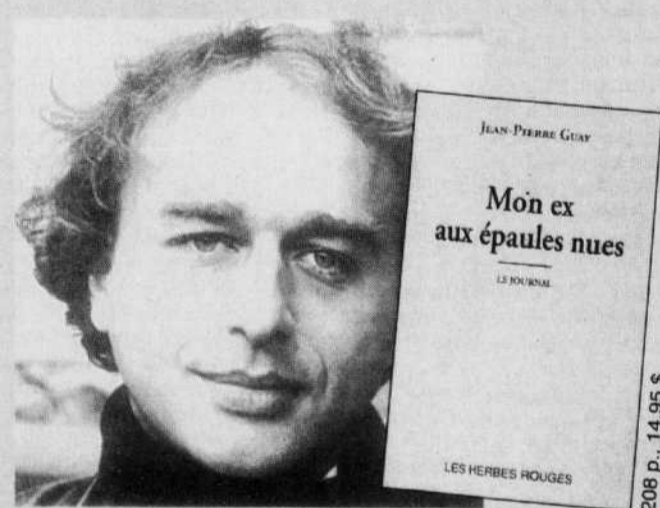
Diane Giguère

Un dieu fantôme
85 p. 20,00 \$



JEAN-PIERRE GUAY

Mon ex aux épaules nues



«Solitude. Isolement. Je connais la grandeur de la première et la petitesse du second.»

LES HERBES ROUGES / JOURNAL



Yehuda Elberg

L'EMPIRE DE KALMAN L'INFIRME

Traduit du yiddish par Pierre Anctil

« Il faut espérer que ce superbe roman confère à Elberg la place qu'il mérite auprès des témoins les plus ardents et les plus émouvants de ces temps effroyables qui sont les nôtres. »
Alberto Manguel

LEMÉAC/ACTES SUD
téléphone : (514) 524-5558 / courriel : lemeac@lemeac.com

LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

ROMANS QUÉBÉCOIS

Des mondes étrangers

BENNY VIGNEAULT

«*M*a femme me trompe. Ça fait déjà un bout de temps que je le sais. Et ça me rend très malheureux. [...] Je vais devoir remédier à la situation. Autrement, c'est moi qui y laisserai ma peau. [...] Plus une seconde à perdre. Cette fois, je vais m'inspirer de mon propre vécu. Je vais écrire ma dernière œuvre. On s'en souviendra longtemps.» Ces mots, lancés froidement en amorce de son récit, témoignent de la double entreprise qui anime ici le célèbre écrivain Pierre Dumont: écrire son dernier livre, qui doit rendre compte du meurtre qu'il se prépare à commettre. Tel est en quelque sorte le cadre du deuxième roman d'Hélène Desjardins, intitulé tout simplement *Le Dernier Roman*.

D'emblée, le lecteur se retrouve transporté dans un univers de manipulation et de manigances qui n'est pas étranger à l'atmosphère intrigante qui règne d'ordinaire dans tout bon roman policier. Qui est cet écrivain cocu, égocentrique et malveillant qui cherche avec tant d'acharnement à prendre la vie de sa femme? D'un autre côté, quelle est la véritable identité de cette femme amnésique qui se raconte elle aussi, en contrepoint du récit de Dumont, et qui fouille si désespérément sa mémoire pour faire apparaître la lumière sur les circonstances de son hospitalisation? Est-elle réellement Anne-Marie Dumont, la femme du célèbre romancier?

Afin de le maintenir dans le mystère et l'ambiguïté jusqu'à la toute fin, afin de le garder à sa merci, Desjardins sert à son lecteur une trame narrative nerveuse composée de vingt-quatre chapitres doubles — l'ensemble comporte donc quarante-huit parties, numérotées tantôt en chiffres romains, tantôt en chiffres arabes — qui s'enlacent et se répondent pour donner tour à tour le point de vue des deux personnages sur la même histoire. Rien n'est jamais sûr dans ce roman qui multiplie à souhait les retournements de situation. Quel jeu les narrateurs jouent-ils? Entre les affabulations de l'un et les délires de l'autre, entre leurs deux récits, où se trouve la vérité? Ainsi, au fil des différents épisodes, se met en place un véritable duel de narration.

Plus qu'un simple prétexte, l'écriture d'un roman dans le roman devient ici le ressort même de l'intrigue. Car il ne s'agit pas simplement de présenter l'écriture qui se fait — Dumont s'imisce çà et là dans le texte pour s'adresser au lecteur et pointer son travail —, mais bien d'opposer à la première voix narrative une autre voix qui, elle, s'applique à la nuancer jusqu'à la déconstruire. Quoique l'écrivain se livre dans son récit sans vergogne, on comprend mieux,



entre autres exemples, les circonstances de la rencontre des deux amants alors qu'ils étaient encore à l'université, après en avoir lu les deux versions.

L'histoire de ce roman n'est donc plus seulement celle d'un écrivain tordu, possessif et vaniteux qui raconte comment il s'organise pour se débarrasser de sa femme, mais bien plutôt celle d'une femme qui, à sa manière — et pour des raisons qu'il est impossible de révéler ici sans dévoiler le dénouement du roman —, s'oppose à la sordide entreprise de celui qui prétend être son mari. Subtil, l'effet recherché gagne en efficacité alors que l'histoire se développe. Pris à témoin, le lecteur, lui, ne peut que tenter de faire la part des choses, immanquablement.

A travers ce second roman, Hélène Desjardins démontre un talent évident pour les trames romanesques complexes. Davantage ludique que philosophique — quoique appelant certaines réflexions du genre «Connait-on vraiment celui ou celle qui partage notre vie?» ou encore «Comment le temps s'y prend-il pour creuser un fossé entre deux amoureux?» —, *Le Dernier Roman* emprunte volontiers à certains procédés du roman policier sans pour autant en adopter la forme. Qui sortira vainqueur de ce duel, l'écrivain meurtrier ou plutôt sa femme, elle aussi écrivaine à sa manière, qui ne vise en somme qu'un seul but: faire triompher la vérité?

Parce qu'elle s'intéresse d'abord et avant tout au lecteur, parce qu'elle ne lui révèle les faits qu'au compte-gouttes et qu'elle l'oblige constamment à demeurer vigilant, Desjardins capte dès le départ l'attention de ce dernier pour ne s'en défaire qu'en bout de course. Voilà qui donne envie d'aller lire *Suspects*, son premier roman, publié lui aussi à La Courte Echelle dans la collection «16/96».

LE DERNIER ROMAN

Hélène Desjardins
La Courte Echelle
Montréal, 2001, 176 pages

Les impairs d'une mère, les manques d'un fils

ROUGE, MÈRE ET FILS

Suzanne Jacob
Seuil
Paris, 2001, 282 pages

Cela commence laborieusement. De passage à Québec, une femme dans la mi-quarantaine, Delphine — c'est la mère du titre —, joue aux cartes chez un ex-amant. Elle est prise d'un tremblement de tout le corps à l'instant précis où elle constate qu'elle a «toutes les cartes en main» pour «tout ramasser les yeux fermés». Tout se brouille et elle joue la seule carte qui lui permet de «perdre la main». Au début du deuxième chapitre, c'est Luc, son fils de 28 ans, qui est littéralement happé par un jeu de solitaire dès qu'il s'installe devant son ordinateur.

Or on apprend que Delphine a depuis longtemps reconnu que sa vie «était entièrement fondée sur l'imprécision et l'oscillation, l'indécision et l'hésitation et, avant tout, sur les histoires qu'elle se racontait». Et que son fils, qui étudie la sociologie — il travaille à un mémoire de maîtrise sur la normalité —, se serait exclu de la réalité qui l'entoure; c'est un jeune homme renfrogné qui se traite lui-même de larve.

Le procédé est donc le même dans les deux chapitres du roman de Jacob: d'abord un exemple du comportement du personnage, puis son explication, comme si s'annonçait un essai scolaire plutôt qu'un roman. Ces tout premiers épisodes sentent le prétexte; ils ne servent, au mieux, que d'illustrations à l'appui d'une thèse, celle du désarroi de la mère et du fils. Quant à cette mission confiée à Delphine, de ramener d'Afrique chez ses parents américains l'ami d'un ami qui se meurt du sida, elle paraît bien peu vraisemblable...

On a peine à croire à la fragilité des personnages rendue dans un récit qui, lui, paraît absolument sûr de ses assises. Et pourtant, une fois franchi ce départ qui sent la fabrication, on verra que se tisse peu à peu une trame narrative cohérente, souvent très fine à mesure que les personnages sont laissés à eux-mêmes et le lecteur à sa liberté. Autour de la mère et de son fils, des femmes — Rose, Armelle, Catherine — et des hommes — Felix, Simon, Lorne, Lenny — auxquels ils sont liés de quelque manière. Ce n'est pas un clan, mais une communauté de hasard, une famille élargie dont les membres se croisent, s'allient ou se heurtent au gré de la donne du moment. Il n'y aura qu'un étranger parmi eux, tard venu, qu'on surnomme «le Trickster» — le mot anglais peut désigner un voyou ou un carca-



Robert Chartrand

jou. Dans un jeu de cartes, il pourrait être le joker.

On joue dur entre soi, avec ou sans préméditation. On blesse, on ment, on a des secrets. On aime parfois sans l'avouer. Tout est vécu sur le mode de l'événement depuis des années, comme si leurs rapports n'avaient qu'une succession d'instant sans suite. Ils étaient toujours en retard, comme l'écrit l'un d'eux, «parce que nous étions exclus de l'histoire», de ce composé où se mêlent «les origines et le mouvement, le rythme, le cycle». On a même oublié les morts proches. Le passé a été gommé à mesure. C'étaient les années 70, où triomphait le culte de l'instant. C'est dans ce climat qu'est né le fils de Delphine. Elle et lui s'étaient inventé un jeu révélateur. Ils s'amusaient à être des étrangers: «c'était à qui réussirait le plus longtemps à supporter la souffrance de ne pas reconnaître l'autre».

Un travail de mémoire

Les personnages du roman de Suzanne Jacob, mère et fils en tête, essaient tardivement de nommer leur passé, d'en prendre acte enfin par un travail de mémoire, souvent ardu, en posant notamment des paroles sur de vieux silences. Pour entrevoir éventuellement l'avenir, il faut d'abord que le passé ait existé. C'est pour le fils de Delphine, élevé dans ce vide historique, que l'entreprise sera la plus laborieuse et tout à la fois la plus urgente. Et d'abord, qui est son père, parmi ces hommes qu'a fréquentés Delphine? Pas le géniteur, mais la figure paternelle à laquelle il pourrait se confronter pour se voir enfin en homme.

Ce pauvre Luc constate que sa pensée porte «la trace de copulations successives d'individus lancés à travers l'azur et sur les océans, individus qui n'ont jamais eu pour se défendre contre la faim, la soif, la maladie [...] que l'histoire qu'ils s'en racontaient». C'est l'outil médiocre qu'on lui a légué.

Par ailleurs, pour lui comme pour les autres, il n'est pas certain que les réponses seront objectives ou univoques. Elles sont à trouver, voire à inventer. Car dans *Rouge, mère et fils*, les rôles ne sont pas mieux définis que les sentiments, et il est illusoire de se mettre en quête d'une identité ou d'une ascendance «pures». Le métissage, que cela plaise ou non, est présent dans les gènes comme dans les sentiments.

Le monde, lui, continue de suivre son cours. Ces gens tra-

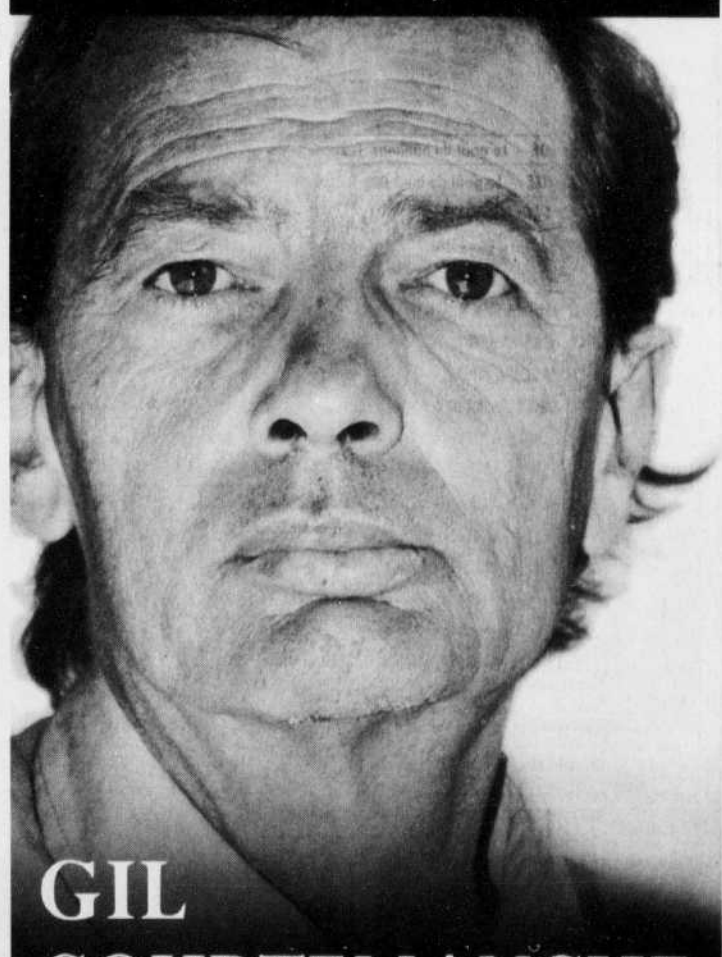
vailent. Il leur arrive d'être sensibles à ce qui se passe autour d'eux lorsqu'ils sont touchés de près, par la violence au quotidien notamment. Mais l'actualité, les problèmes de la planète peuvent ne servir qu'à meubler la conversation. En dégustant un pouilly, on s'échangera en toute quiétude «des coupures de journaux» «sur la désertification, la déforestation, les banquises d'émeraude, l'intégrisme et les ethnies», «jusqu'à la plus haute abstraction qu'est la dette monétaire mondialisée». A la vérité, ces questions leur paraissent toutes simples en regard de la complexité de leurs rapports personnels...

L'ironie acérée de Suzanne Jacob, remarquable dans le roman intitulé *Laura Laur* et dans les nouvelles de *Parlez-moi d'amour*, est particulièrement réussie dans *Rouge, mère et fils*. Elle maintient le récit dans un équilibre délicat entre dérision et gravité. L'écriture est nerveuse, électrique, dirait-on.

Quant au propos du roman, même s'il n'est lourdement souligné que dans les premières pages, impossible de ne pas le deviner tout au long dans ce rouge qui colore objets et visages, dans certaines réflexions à peine sibyllines des personnages, dans cet apaisement final au sein de la nature sauvage, dans ces jeux de cartes réels ou imaginaires, et jusque dans le titre qui invite à lire «*Rouge, impair* [la mère] et manque [le fils]»...

robert.chartrand5
@sympatico.ca

Félicitations à Gil Courtemanche
PRIX DES LIBRAIRES
DU QUÉBEC 2001
catégorie roman québécois



GIL COURTEMANCHE

«Le roman de l'année»

Stanley Péan, *La Presse*

«Au fil du temps, ce livre réaliste, mais de sentiment élevé, gagnera de nombreux lecteurs, son propos étant universel, rare qualité des meilleurs ouvrages.»
Éric Sabourin, *Le Devoir*

UN DIMANCHE
À LA PISCINE À KIGALI

Roman, 288 pages • 24,95 \$



Boréal

www.editionsboreal.qc.ca

Jacques Parizeau

Le Croisé Tome I (1930-1970)
de Pierre DuchesneJacques Parizeau
comme vous ne
l'avez jamais vu...QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com

Poésie et politique

d'anges offerts en hommage à
Michel van Schendel

Michel van Schendel

hommage
32,95 \$Un hommage à
Michel van Schendel,
à la mesure de
son œuvre et de ses
engagements.L'HEXAGONE
www.edhexagone.com

La passion de la littérature

LIVRES
ESSAIS QUÉBÉCOIS

Vie d'un technocrate patriote

JACQUES PARIZEAU -
LE CROISÉ

TOME 1

Pierre Duchesne
Éditions Québec Amérique
Montréal, 2001, 624 pages

La somme est si imposante, si détaillée, le projet si gigantesque qu'on se demande d'abord si l'homme en méritait tant. Jacques Parizeau a-t-il à ce point marqué l'histoire du Québec pour qu'on lui consacre ainsi une biographie digne de celle d'un grand chef d'État? Pierre Duchesne, en tout cas, s'emploie à nous en convaincre avec un indéniable talent journalistique. Avec *Le Croisé*, ce reporter à la radio de Radio-Canada nous offre les premiers fruits de son considérable travail d'enquête.

Les premiers échos médiatiques de ce livre ont surtout insisté sur deux épisodes politiques des années 1969-70: la rencontre de Parizeau avec le Pentagone et la CIA au sujet du projet indépendantiste et l'offre de financement du PQ par la France en 1970. Ces deux événements, pour être intéressants, ne constituent pourtant pas, et de loin, les meilleurs moments de cette biographie.

C'est plutôt lorsque Duchesne évoque les années de jeunesse de Parizeau, ses brillantes études et, surtout, son rôle majeur de technocrate de la Révolution tranquille qu'il passionne. On suit alors le parcours d'un bourgeois canadien-français vers les sommets avec un intérêt qui ne se dément jamais.

Fils «d'un père conservateur et d'une mère féministe», Parizeau, né en 1930 avec une cuillère d'argent à la bouche, étudie d'abord au huppé collège Stanislas d'Outremont (1939-47) où ses ambitions et sa volonté à toute épreuve se remarquent déjà. Entêté, obsédé par la réussite et beaucoup plus studieux que bon vivant, il n'a rien du jeune homme romantique et il préfère la musique classique aux amourettes d'adolescence. Ses amis de l'époque se souviennent de sa froideur tout intellectuelle. Bourgeois et fier de l'être,

élevé par une mère qui «avait déjà de la difficulté à imaginer qu'on puisse élever ses enfants ailleurs qu'à Westmount», presque étranger à la culture populaire qu'il ne connaît que par l'entremise de la bonne de la maison, le jeune Parizeau cultive déjà les airs de grand seigneur qu'il ne perdra jamais.

Admis aux HEC en 1947, époque où il flirte par bravade avec les idées communistes, il s'entiche rapidement de son professeur François-Albert Angers, qui le lui rendra bien en lui ouvrant les portes des études supérieures en Europe. C'est un Jacques Parizeau fédéraliste et antiduplessiste qui s'embarque pour la France en 1951, où il obtiendra, quelques années plus tard, de prestigieux diplômes. Contre l'opinion d'Angers et de son père, il s'inscrit ensuite à la London School of Economics, qui «accueille donc en 1953 le premier Canadien français à se qualifier aux études doctorales». À 25 ans, doctorat en poche, le fils de l'assureur Gérard Parizeau fait déjà l'unanimité: tous se l'attachent, reconnaissant en lui un économiste à l'intelligence supérieure.

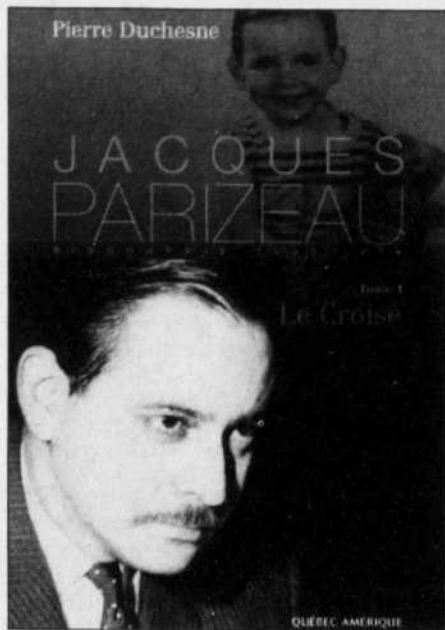


Louis Cornélius

Jugement unanime

Par fidélité envers son mentor, l'enfant prodige retourne aux sources, non sans hésitation, et devient professeur aux HEC de Montréal, qui l'accueillent à bras ouverts. Là encore, le jugement est unanime: «le docteur en économie de Londres», ainsi que le qualifient ses étudiants impressionnés, emporte l'adhésion. Jean Labrecque se souvient: «Assister à ses cours relève du spectacle. Jacques Parizeau s'applique à faire de l'effet. Il est très scénique et ses envolées oratoires font déjà partie de la légende des HEC.»

Partout où il passe, Parizeau s'impose. Au moment où le règne de Duplessis achève, où l'État du Québec s'appête à entrer dans la modernité, sa participation aux chantiers gouvernementaux qui commencent à se mettre en place va de soi; il le sait, et l'équipe Lesage aussi. Commence alors le règne, au début des années 60, de ce grand technocrate dont l'objectif ultime «est de mettre sur pied un État agissant et structurant».



Jacques Parizeau sera de tous les combats de la Révolution tranquille: création plus ou moins heureuse de la Sidbec dans le but de mettre un terme au monopole anglo-canadien de l'acier, création de la SGF en 1962, nationalisation de l'électricité et, surtout, les coups de génie que furent l'implantation de la Régie des rentes et la création de la Caisse de dépôt et placement du Québec. En racontant toutes ces luttes sur le ton de l'épopée, Pierre Duchesne vient rappeler aux Québécois d'aujourd'hui combien d'intelligence, de vision et de ténacité il aura fallu pour inventer ces leviers économiques collectifs qui ont contribué avec une force inédite «à mettre fin à la double dépendance financière et psychologique du Québec face au milieu anglophone, ce que désirait Jacques Parizeau». Il faudrait presque, pour évoquer cette période bénie de notre histoire qui a aussi vu naître le Code du travail, les négociations centralisées et le droit de grève dans la fon-

tion publique, user d'un oxymoron provocateur, qui sied admirablement à Parizeau, en parlant du règne de la technocratie humaniste.

En 1967, celui qui «a le comportement d'un croisé et la confiance d'un monarque» se prépare à faire le saut en politique militante. La logique de son combat en faveur d'un Québec autonome arrive à terme. Un État, croit-il, a besoin, pour fonctionner, d'une certaine centralisation des pouvoirs. Comme les Québécois n'accepteront jamais, avec raison, que le siège de cette centralisation soit Ottawa, la conclusion s'impose: Parizeau adhère au PQ en 1969 et entreprend avec sa coutumière volonté le combat en faveur de l'indépendance du Québec. Défait à l'élection de 1970, il s'active sans compter pendant les événements d'octobre afin de sauvegarder la légitimité entachée d'un PQ que le fédéral de Trudeau cherche à briser par tous les moyens. La suite politique appartiendra au tome 2.

Biographe sérieux, Pierre Duchesne n'a pas voulu fouiller sans vergogne le passé intime de l'adulte Jacques Parizeau. Dans un des chapitres les plus gênés de son ouvrage, il trace un portrait émotif et élogieux d'Alice Parizeau (mariée à Jacques en 1956), une jeune maquisarde polonaise de 14 ans en 1942 qui deviendra plus tard, en exil, une romancière réputée et une amie du Québec en lutte. Sont aussi évoqués les premiers amours de Parizeau avec une jeune Américaine d'origine allemande en 1950 et sa liaison secrète de 1970 avec Carole de Vault, une intrigante qui frayera un peu avec le FLQ avant de devenir indicatrice de police à l'insu de son amant de passage. Pour le reste, s'il y en a un en ces matières, c'est motus. Les amateurs de scandales devront donc aller voir ailleurs.

Biographie non autorisée après entente avec Parizeau, qui a accepté de ne lire l'ouvrage qu'une fois paru, *Le Croisé*, malgré son ampleur, se lit presque d'une traite. Histoire d'un bourgeois élitiste devenu technocrate et bâtisseur du Québec libre à sa façon, le livre de Pierre Duchesne tient ses promesses. Honnête, détaillé, clair et pudique, il élève un monument bien taillé mais sans complaisance à un homme de stature imposante à l'échelle du Québec.

louiscornelius@parroinfo.net

Entrevue avec Graham Fraser

Un pont entre deux rives

MICHEL VENNE
LE DEVOIR

Avant même d'entrer en journalisme, Graham Fraser avait demandé au chroniqueur du *Toronto Star* Robert Fulford la différence entre un chroniqueur et un reporter. Ce dernier lui avait répondu: «A reporter writes for editors; a columnist writes for readers.»

Pendant cinq ans, de septembre 1995 à septembre 2000, Graham Fraser a tenu une chronique hebdomadaire dans *Le Devoir*. Deux cent vingt-six fois, il a écrit pour les lecteurs de ce journal, essayant, dit-il au cours d'un entretien depuis Ottawa, d'où il écrit à son tour pour le *Toronto Star* (après une carrière au *Globe and Mail*), de raconter le Canada à des Québécois mais aussi de renvoyer aux Québécois une autre image d'eux-mêmes. L'ouvrage s'ouvre sur une série de portraits des politiciens les plus marquants de la dernière décennie.

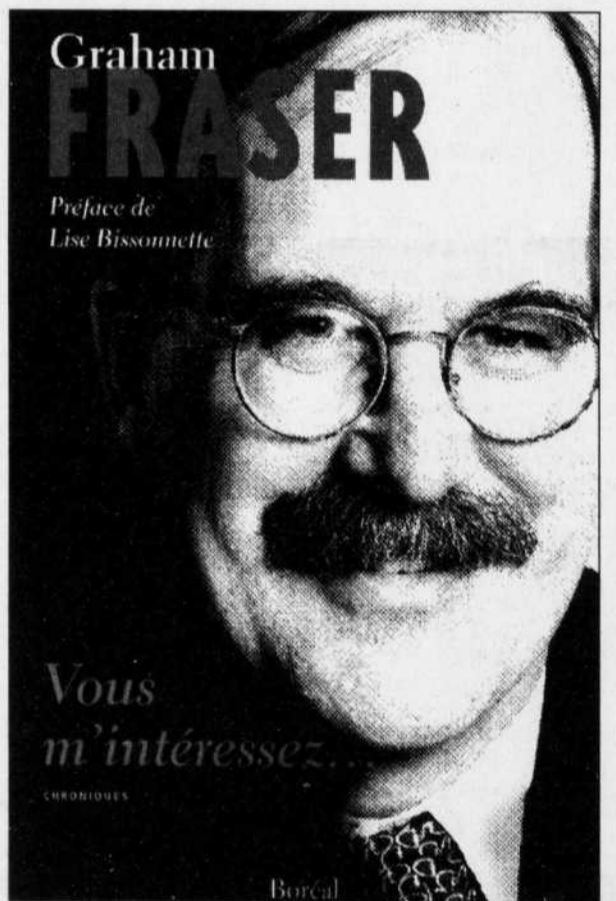
Selon lui, nous ne mesurons pas le pouvoir que nous avons au Canada. «Les Québécois ont joué un rôle déterminant dans la transformation récente du Canada et ils ont de la difficulté à en accepter la paternité et la responsabilité qui en découle», écrit-il, évoquant le libre-échange et la constitution de 1982.

Boréal publie un recueil d'une cinquantaine de ces textes (*Vous m'intéressez...*) qui restent d'actualité. Fraser a été frappé, par exemple, par le caractère plus qu'actuel de cette chronique du 11 juin 1998 («L'unanimité parlementaire») dans laquelle il dénonce le vote unanime de la Chambre des communes interdisant à l'antisémite Ernst Zundel d'entrer au Parlement pour exprimer son désaccord avec une décision de la Commission des droits de la personne.

L'auteur y exprime sans équivoque son dégoût pour l'antisémitisme de Zundel. Mais, écrit-il, «je m'inquiète quand tous les partis politiques se mettent d'accord pour enlever le droit de parole à quelqu'un.»

«En relisant cette chronique, dit-il, sans comparer comme tel les deux hommes en cause, je me suis dit qu'en changeant les noms, les dates et les lieux, elle aurait pu avoir été publiée au moment de l'affaire Michaud.»

Lise Bissonnette écrit en préface que Fraser, dans cette chronique hebdomadaire de qualité supérieure, a évité le piège qui guette le journaliste qui s'intéresse à la politique, celui du cynisme,



de l'usure, de l'automatisme et des réflexes conditionnés. Le journaliste Graham Fraser, connu pour son histoire du Parti québécois (*Le Parti québécois*, Libre Expression, 1984), a su s'imposer cette discipline qui consiste à «toujours réapprendre, à nuancer, à réinterpréter».

Le journaliste a vécu et travaillé dix ans au Québec, mais il est né en Ontario où il a travaillé une quinzaine d'années.

Quelqu'un a déjà décrit Fraser comme un *border walker*, c'est-à-dire comme quelqu'un qui aime se trouver à la frontière entre deux univers. Le livre est imprégné de cet intérêt pour les mondes parallèles qui parfois se rejoignent, mais trop souvent signorent.

C'est en émaillant ses textes de références à des films, des romans, des émissions de télévision, des auteurs classiques ou modernes, que Fraser nous transporte d'un univers à l'autre, celui du Québec, celui de Toronto qui change, celui des autochtones dont les cultures restent en grande partie inaccessibles à la majorité de souche européenne.

«Les fossés culturels, écrit-il, prennent des formes diverses». Et Fraser n'a de cesse de chercher

à les combler, sans jamais nier les différences. «L'homogénéité ne m'intéresse pas», dit-il. Ses collègues le trouvent d'ailleurs un peu trop «bienveillant à l'endroit du nationalisme québécois». Fraser fuit les conflits. «Je n'aime pas les rapports de forces.» Son livre est empreint de ce que d'aucuns pourraient voir comme de l'angélisme qui prend la forme d'un espoir.

Malheureusement, dit-il, les Canadiens du reste du pays sont toujours en retard d'une décennie dans leur connaissance et leur compréhension du Québec. Dans les années 1960, ils s'en tenaient à l'image de la *priest ridden province*. Dans les années 1970, ils ont confondu le PQ avec le FLQ. Aujourd'hui, ils refusent de voir le virage technologique et la nouvelle prospérité de Montréal.

À l'inverse, les Québécois, qui s'intéressent moins au reste du Canada que le reste du Canada ne s'intéresse au Québec, n'arrivent pas à comprendre la diversité qui caractérise ce pays.

VOUS M'INTÉRESSEZ...
Graham Fraser
Boréal
Montréal, 2001, 200 pages

LA SOCIÉTÉ DE DÉVELOPPEMENT DES
PÉRIODIQUES CULTURELS

SODEP

ARCADE

Des auteurs d'ici et d'ailleurs prennent la plume pour inventer des espaces de jeux permettant d'explorer le réel et l'imaginaire à travers la poésie ou le récit.

Le numéro : 11,50 \$ / 1 an, 3 numéros : 28 \$

ART LE SABORD

Un numéro qui célèbre la différence dans sa dimension ethnique et culturelle et où les auteurs nous confient des émotions longtemps gardées secrètes.

Le numéro : 11,50 \$ / 1 an, 4 numéros : 30 \$

CV PHOTO

L'identité en images : elles captent l'univers de l'adolescence, les gens ordinaires vivant dans leur localité respectueuse et la culture populaire des peuples autochtones.

Le numéro : 8 \$ / 1 an, 4 numéros : 26 \$

INTERCULTURE

Ce numéro présente une vision interculturelle du chaman et de l'écologiste, partageant leurs sagesses par un dialogue traversant les barrières de leur cosmovision respectueuse.

Le numéro : 10,35 \$ / 1 an, 2 numéros : 22 \$

LES ÉCRITS

Un texte d'André Brochu sur l'intrigue amoureuse dans l'œuvre d'Anne Hébert, des poèmes d'Anne-Marie Alonzo et de Jean Royer, une nouvelle de Marie-Claire Blais...

Le numéro : 11,50 \$ / 1 an, 3 numéros : 29 \$

LETTRES QUÉBÉCOISES

Émile Olivier s'explique et dresse son autoportrait, un dossier questionne le phénomène de la littérature populaire et André Vanasse nous entretient de rectitude politique.

Le numéro : 6,90 \$ / 1 an, 4 numéros : 21 \$

LURELU

Une entrevue avec Dominique Demers. Aussi : la littérature jeunesse au Québec à l'heure de Harry Potter et le délicat sujet de la mort dans le théâtre pour enfants.

Le numéro : 5,75 \$ / 1 an, 3 numéros : 16 \$

XYZ. LA REVUE DE LA NOUVELLE

Plus de vingt nouvellistes vous convoquent dans ce numéro libre de thèmes. Une invitation à ne pas manquer, puisque l'étonnement vous y attend à coup sûr!

Le numéro : 6,90 \$ / 1 an, 4 numéros : 21 \$

Je m'abonne aux revues suivantes :

Titre :	Prix :
Titre :	Prix :
Titre :	Prix :
Total :	

Mode de paiement
 Chèque à l'ordre de la SODEP
 Visa MasterCard

Expiration : _____ Signature : _____

Nom : _____
 Adresse : _____
 Ville : _____
 Code postal : _____
 Téléphone : _____
 Date : _____

RETOURNER À :
 SODEP, C.P. 786, Succursale Place D'Armes
 Montréal (Québec) H2Y 3J2
 Téléphone : (514) 397-8669
 Télécopieur : (514) 397-6887

Pour plus d'informations consultez notre site Web :
<http://www3.sympatico.ca/sodep/>

La Société littéraire de Laval a décerné, le 6 mai dernier le Prix Jacqueline-Déry-Mochon 2001 à Tania LANGLAIS pour son premier recueil de poésie *Douze bêtes aux chemises de l'homme* Les Herbes Rouges / poésie, 2000.

LIVRES

ESSAIS

L'empire du vote

Le vote est, pour nous, directement associé à la politique politicienne, à des moments d'effervescence un peu particuliers, survenant à tous les quatre ou cinq ans. Mais on oublie souvent que, l'homme étant un animal social, tous les groupes qu'il constitue doivent décider, trancher, sélectionner des dirigeants, des responsables. Et pour ce faire, ils sont contraints de dégager une voix unique. *E pluribus unum*, dit la devise. Le vote constitue la meilleure façon d'actualiser ce principe. Ainsi, le fait d'exprimer son opinion en secret, sur papier, ou en public, à main levée ou à voix haute, existe, dans toutes les dimensions de la vie humaine, dans toutes les organisations. Surtout avec les progrès et l'enracinement toujours plus profond de la culture démocratique.



Antoine Robitaille

C'est éminemment le cas au Québec, où un démocrate radical, s'étant répandu notamment grâce au syndicalisme, pousse tous les groupes, de taille restreinte ou non, à passer au vote à tout bout de champ. Les professeurs de certaines de nos universités font même voter les étudiants sur leur plan de cours! Bien sûr, il n'y a pas que chez nous que le vote est ubiquiste, prend mille et une formes, s'ingère même là où il ne le faudrait peut-être pas. *Le Dictionnaire du vote*, que les PUF lancent ce mois-ci, ambitionne de recenser non seulement tous les modes d'élection, mais aussi tous les avatars du vote, des suffrages dans la Rome antique à l'organisation des scrutins désignant les lauréats des trophées César, en passant par les prix littéraires au XX^e siècle et l'élection du pape.

L'exhaustivité est ici un noble objectif. Une utopie plutôt, car la tâche semble impossible. Il y a, après tout, « quatre universalités » du vote, que le politologue René Rémond résume bien en préface. Primo, universalité dans le temps: le phénomène est très ancien. Secundo, universalité dans l'espace: on a voté, on vote encore, dans toutes les civi-

lisations, sur tous les continents. Tertio, « de nos jours, toute la vie sociale est réglée par des votes », des réunions de parents d'élèves aux réunions de copropriétaires. Et enfin, le vote sert à de multiples usages, « pas seulement pour le choix entre des individus et la désignation des emplois ou des fonctions », mais aussi « dans la procédure de délibération pour l'adoption de textes »: projets de lois, motions, résolutions, programmes de toutes sortes.

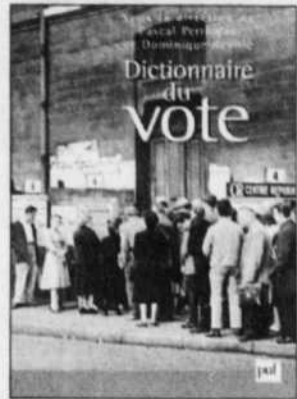
Courante et familière, la procédure du vote n'en reste pas moins mystérieuse et assurément controversée, faisant l'objet de vives polémiques; non seulement dans son principe, mais bien sûr, surtout, dans sa mise en œuvre, comme l'indiquent Perrineau et Reynié en avant-propos. Nous vient tout de suite à l'esprit, évidemment, le débat sur le mode de scrutin québécois et canadien, « unimodal à un tour ». À l'entrée « Canada », Claude Emeri parle d'ailleurs des « résultats aberrants » qu'il produit chez nous, résultats auxquels la culture politique canadienne semble s'être habituée. Emeri conclut qu'au Canada, le « souci d'exactitude dans la représentation des partis cède sans difficulté devant la nécessité de mettre en place une équipe qui soit en mesure de gouverner ». « Paix, ordre et bon gouvernement » obligent...

Ne pas réduire la démocratie

Voter, c'est non seulement une conquête, c'est un apprentissage. « La construction juste et raisonnable de la vie publique, dit Soljenitsyne, est une tâche d'une extrême difficulté et ne peut être réalisée que très progressivement, au moyen d'une série d'approximations et de tâtonnements successifs. Cette tâche est inachevée même dans les florissants pays occidentaux qu'il faut regarder avec des yeux non pas extasiés, mais grands ouverts. » Cette phrase du grand Russe s'applique aisément à l'histoire du vote, que le lecteur peut reconstituer grâce à ce riche dictionnaire. De censi-

taire, le suffrage est devenu universel masculin; puis, véritablement universel. Et bientôt, il deviendra, pour le meilleur et pour le pire, électronique. Souvent perçu comme un moyen pour « combattre l'abstention », le cybervote pose un certain nombre de problèmes qu'expose ici de façon pertinente Thierry Vedel. Quand y aura-t-il assez de citoyens branchés pour fonctionner démocratiquement avec les réseaux? Etant donné la facilité de tenir de telles consultations, serons-nous accablés de « votations », comme disent les Suisses? (Lesquels, du reste, ont récemment refusé par référendum la voie électronique.) L'informatique tiendra-t-elle le coup face aux pirates; face aux pannes? Si oui, la rapidité acquise grâce à la technique poussera-t-elle les collectivités à escamoter l'étape démocratique essentielle qu'est la délibération en public?

Il ne faut pas réduire la démocratie au processus électoral, justement. Le président de l'Assemblée nationale, Jean-Pierre Charbonneau, le rappelait à la veille du Sommet des Amériques. Ce *Dictionnaire du vote* offre paradoxalement des arguments supplémentaires à une telle position. Le politologue Ber-



nard Manin, en effet, nous le rappelle avec deux excellentes entrées, « Athènes » et « Venise ». L'élection n'a tout simplement pas toujours été considérée comme le mode de sélection démocratique par excellence. C'est le tirage au sort qui, par exemple, servait à combler 600 des 700 postes de magistrat à la grande époque du miracle grec. Pourquoi? Parce qu'il met réellement tout le monde sur le même pied; mais aussi parce que les Athéniens croyaient dur comme fer au principe de la « rotation des charges ». Aristote écrivait: « On ne peut bien commander si l'on n'a pas bien obéi. » A Venise aussi, à

l'époque de la sérénissime république, le système de désignation des magistrats comportait de multiples stades, « dont certains faisaient intervenir le tirage au sort », écrit Manin.

Au XVIII^e siècle, les fondateurs des démocraties modernes — ceux-là mêmes qui refusaient le mot « démocratie » et préféraient le vocable « régime représentatif » — choisirent l'élection contre le tirage au sort. Celui-ci fut conservé, certes, mais en mode mineur, pour constituer les jurys, par exemple. Aujourd'hui toutefois, dans nos démocraties d'opinion, on peut considérer qu'une forme dégradée de tirage au sort connaît, par la voie des sondages, depuis les années 30, un retour clandestin, mais non moins fracassant. En effet, comme les entrées « opinion publique » et « sondages » de ce *Dictionnaire du vote* nous le rappellent, ces consultations se fondent sur un « tirage au sort ». Sauf qu'au lieu de permettre à ceux qui forment l'échantillon de délibérer, de discuter — de se comporter, en somme, en jury —, on les interrompt, au milieu du souper par exemple, en les bombardant de questions, insistant pour qu'ils livrent simplement une impression: « Ne réfléchissez surtout pas. »

Bref, la démocratie est en crise — mais c'est son habitude. À l'apathie politique actuelle, certains n'ont qu'une seule réponse: changer le mode de scrutin. Peut-être. Sans doute. Mais si c'était aussi l'élection, en soi, qui ne suffisait plus? De plus en plus de citoyens semblent se rallier à l'opinion de Soljenitsyne selon qui « tous les procédés de la bataille électorale exigent d'un homme certaines qualités, et la conduite de l'État en exige d'autres complètement différentes et qui n'ont rien de commun avec les premières ». Que faire? Intégrer au processus politique actuel, fondé sur l'élection et les médias, l'organisation de « sondages délibératifs », où les gens formant les échantillons sont carrément rassemblés pour discuter? (C'est ce que propose Jim Fishkin aux États-Unis.) Ce serait sans doute une bonne façon d'enrichir quelque peu cette forme, stérile, de tirage au sort, qui de toute façon se trouve au cœur de nos sondocraties.

arobitaille@sympatico.ca
DICTIONNAIRE DU VOTE
 Pascal Perrineau
 et Dominique Reynié
 Presses universitaires de France
 Paris, 2001, 997 pages

NATHALIE RICARD

MATERNITÉS LESBIENNES

189 p. • 19,95 \$

Une coédition avec l'IRF/UQAM

En vente chez votre libraire

les éditions du remue-ménage
 110, rue Sainte-Thérèse, bur. 501, Montréal (Québec) H2Y 1E6
 tél. (514) 876-0097 • téléc. (514) 876-7951

5^e ANNIVERSAIRE "LIBRAIRIE D'OCCASION"

LE LIVRE VOYAGEUR INC.

LIVRES EN TOUTS GENRES
 ACHAT-VENTE-SERVICE À DOMICILE-EVALUATION

3547 RUE SMAIL, ANGLE CÔTE-DES-NEIGES MÉTRO CÔTE-DES-NEIGES H3T 1P5
 BRUNO LALONDE 514.736.9999

Olivieri
 librairie • bistro

LECTURES

Pierre Barrette
 Ligne dure

Claude Paradis
 Les mêmes pas

Pierre Ouellet
 L'avancée seul dans l'insensé

Gabriel-Pierre Ouellette
 Du train où va la mort

Martin Thibault
 La totalité du paysage

Jean-Pierre Issenhuth
 Entretien d'un autre temps

Dimanche 27 mai 16 h
 Réservation : 739.3639
 Si vous désirez manger au Bistrot, il est préférable de réserver

5219, Côte-des-Neiges
 Métro Côte-des-Neiges
 Tél. : 514-739-3639
 Fax : 514-739-3630
 service@librairieolivieri.com

DENIS VANIER

Porter plainte au criminel

112 p., 14,95 \$

Denis Vanier est décédé le 7 octobre 2000 à l'âge de 51 ans. Son œuvre, l'une des plus significatives de son époque, prendra peu à peu la place qui lui revient à côté des plus grands noms de notre littérature.

Imaginaires surréalistes 1946-1960

THÉRÈSE RENAUD - SUZANNE MELOCHE
 JEAN-PAUL MARTINO - GILLES GROULX
 MICHELLE SAINTE-MARIE - MICHÈLE DROUIN

392 p., 24,95 \$

postface de François Charron

LES HERBES ROUGES / POÉSIE

MARIE-CLAIRE BLAIS

« Cette vision de la condition humaine, inconsolable, s'exprime dans une prose aux accents poétiques puissants [...] qui atteint, sans redescendre jamais, une densité dramatique ballucante. On est avec l'écrivain au bout du langage, dans l'éblouissant fracas de la beauté. »

 Réginald Martel,
 La Presse

DANS LA Foudre ET LA LUMIÈRE

Roman, 256 pages • 24,95 \$

Boréal
 www.editionsboreal.qc.ca

ÉDITIONS LIBER
 LABORATOIRE D'ÉTHIQUE PUBLIQUE
 CHAIRE FERNAND-DUMONT

Éthique publique, vol. 3, n° 1
L'ÉTAT TUTEUR

184 pages, 20 dollars

Collaborateurs
 Yao Assogba, Alain Beaulieu, Yves Boisvert, Renée B. Dandurand, Anne Deret, Henri Dorvil, Hubert Doucet, Frédéric Granberg, Marianne Kempeneers, Françoise Laurin, Denis Lazure, Claude Locas, Pierre Lucier, Micheline Lynch, Gérard Méméteau, Michel Mercier, Paul Morin, Hoa Nguyen, Françoise-R. Ouellette, Daniel Reinbarz, Hugo Roy, Jocelyne Saint-Arnaud, Thierry Webanck

LIVRES

La part d'imprévu



SIGNETS

Marie-Andrée Lamontagne
Le Devoir

À Montréal, trois manifestations littéraires auront rythmé la vie du livre ces dernières semaines: la deuxième édition du Festival Métropolis bleu, du 11 au 16 avril, le deuxième Marché francophone de la poésie, du 10 au 13 mai, tandis qu'aujourd'hui prend fin le septième Festival mondial de la littérature, qui a commencé ses activités le 11 mai.

Trois événements qui, tout en affichant des couleurs distinctes, courtisent le même public de lecteurs assidus ou, du moins, que la vie littéraire intéresse au point d'être prêts à déboursier 6 \$ pour entendre, par un certain samedi après-midi, Noëlle Chatelet ou Jean-Marc Dalpé expliquer comment se met en place l'univers d'un écrivain ou, par un radieux dimanche d'avril, André Vanasse ou Jacques de Decker discuter du

rôle de la critique littéraire (Métropolis Bleu); au point, aussi, d'observer, vendredi soir dernier, près de deux heures d'immobilité recueillie à l'auditorium de la Maison de la culture du Plateau Mont-Royal où avait lieu un spectacle poétique conçu à partir des 30 ans d'existence des Écrits des Forges et des Éditions du Noroît (Marché francophone de la poésie); ou, un peu plus tôt cette semaine, d'allonger 25 \$ pour un repas au bistro de la librairie Olivieri, moins, on imagine, pour le velouté aux carottes (au demeurant savoureux) que pour assister à un échange entre ces écrivains à la fois semblables et différents que sont Suzanne Jacob et Michèle Gazier, Robert Dossaix et Gail Scott, les poètes Claudio Pozzani et Francis Catalano.

Du côté des éditeurs, l'automne marque sans contredit un temps fort. De septembre à novembre, chacun soigne sa rentrée, chacun sort ses gros canons. Du côté des festivals et autres organismes voués à la promotion de la littérature, il semble que la manne se ramasse au printemps, le phare du Salon du livre de Montréal mis à part. Chaque fois, le public est sollicité; chaque fois, il répond, dans des proportions toutefois variables. Une quinzaine de personnes au débat sur la critique au Métropolis bleu, une trentaine à l'un des deux ayant porté sur

«l'écriture au féminin» 24 heures auparavant. Une soixantaine au récit de poésie de la Maison de la culture du Plateau Mont-Royal, tous ces gens ayant alors déserté, explique le portier, le chapiteau du Marché de la poésie, installé de l'autre côté de la rue, où les éditeurs, un brin dépités, étaient laissés à eux-mêmes devant leurs tables respectives. Par ailleurs, chez Olivieri, lundi soir dernier, on a servi 28 veloutés aux carottes.

Un mois plus tôt, Russes endimanchés, lectrices rougissantes, professeurs de littérature, on faisait volontiers la queue pendant une demi-heure pour avoir le privilège d'échanger quelques mots avec Andrej Makine et lui tendre son exemplaire de *La Musique d'une vie* à dédicacer. Pour l'entretien public qui avait précédé, il fallait réserver sa place. À la librairie, on avait commencé à refuser du monde après la 150^e réservation. Un mois plus tôt, dans une autre librairie en ville, personne, littéralement zéro personne, n'avait répondu à l'invitation de venir rencontrer tel écrivain dont on taira le nom pour d'évidentes raisons.

Toute cette effervescence entretenue autour de la littérature ne remplace pas le tête-à-tête avec le livre, source de plus grandes joies. À qui le souhaite, elle propose plutôt un honnête accompagnement. Les plus fa-

rouches voudront s'en passer. Qu'y gagnent les autres?

Moins seuls

D'abord, souvent, un remède contre la solitude. Les organisateurs des événements littéraires de cette sorte ne sont pas sans avoir observé la présence invariable de quelques fidèles, moins lecteurs qu'esseulés, venus chercher là un peu de chaleur humaine. Ils ne sont pas à la mauvaise adresse, s'agissant de littérature, mais le but du jeu est autre. Pour que la rencontre donne les fruits escomptés, il faut que l'échange se situe à une certaine hauteur, sur le terrain des idées ou des conceptions esthétiques, ou dans cet univers singulier auquel la lecture de l'œuvre donne accès de plain-pied. Où s'en va la Russie d'aujourd'hui? a-t-on demandé à Makine l'autre soir, montrant bien par là que l'écrivain n'en a pas tout à fait fini avec le rôle de prophète qu'on lui a attribué en d'autres temps.

Après les esseulés, les fétichistes. Même si c'est sans commune mesure avec l'acteur ou la vedette de télévision, l'écrivain, de nos jours, demeure entouré d'une aura dont le contact physique permettra d'éprouver la réalité. En attendant leur exemplaire à Marie Laberge ou à Michel Tremblay, les lecteurs tendent aussi la main. Ils veulent toucher celui qui a

écrit l'histoire qui les a touchés ou qui les touchera d'autant plus que son géniteur se sera montré humain. La dédicace devient alors un morceau de l'écrivain à emporter chez soi. Tout ceci est un leurre, bien sûr, mais on sait que l'amour aime à être trompé.

Et puis, il y a les curieux, ceux qui, fort heureusement, n'en auront jamais fini d'apprendre, qui veulent retrouver dans le débat auquel ils ont choisi d'assister quelques lointains réminiscences des discussions dans les cafés de la Vienne d'avant-guerre, qu'ils n'ont pas connue; dans les rassemblements à la Mutualité autour de la défense de la culture, qu'ils ne connaissent que par ouï-dire; des chuchotements dans les cuisines des dissidents aux rideaux soigneusement tirés, où récite entre soi des poèmes introuvables par ailleurs, dans un climat d'oppression dont l'emprise est difficile à mesurer pour qui en a été préservé. La littérature a besoin de fabriquer ses propres mythes, et il arrive qu'elle en trouve les matériaux autour d'elle.

Pour le meilleur et pour le pire, les festivals, salons du livre et autres rencontres en librairie sont devenus les formes policées que l'époque met à la disposition d'une société où le livre est considéré comme une activité économique, certes importante, comme l'a montré cette semaine la parution

du rapport de l'économiste Marc Ménard, réalisé pour le compte de la SODEQ (*Les chiffres des mots - Portrait économique du livre au Québec*, SODEQ, 2001), mais dont le poids symbolique a encore besoin d'être rappelé.

On peut regretter qu'à côté de ces formes domestiquées, il n'en existe pas davantage de plus souterraines et de plus exaltantes. On peut aussi vouloir tirer parti de celles qui existent, sans toujours donner leur pleine mesure. Combien de débats qui ne s'engagent jamais vraiment, chacun des participants, par un étrange amalgame entre les idées et l'individu qui les défend, craignant de froisser l'autre, n'affirmant rien, relativisant tout, ne tranchant pas, fuyant la contradiction comme une impolitesse ou, au contraire, s'y précipitant avec une maladresse touchante mais stérile? Combien de débats tournant à la juxtaposition des points de vue, et alors le temps est écoulé, on applaudit et on va boire le vin d'honneur?

Sur ce plan, la société québécoise a encore du chemin à faire, et toutes les occasions de gymnastique intellectuelle devraient être les bienvenues dès lors que chacune d'elles recèle une part d'imprévu. Pourvu qu'on lui permette de se manifester, c'est cette part irréductible qui irrigue la vie de l'esprit, enrichit la lecture, rend le livre si précieux.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Cap sur la réalité

GUYLAINE MASSOUTRE

Il y a des textes faits pour épouser des formats, des collections. Il en est d'autres qui débordent des pages, qui y étouffent ou y sombrent. Il arrive, en effet, que le rythme d'une écriture ne soit pas parfaitement d'accord avec l'objet qui le cadre. Mais c'est exactement l'inverse qu'on

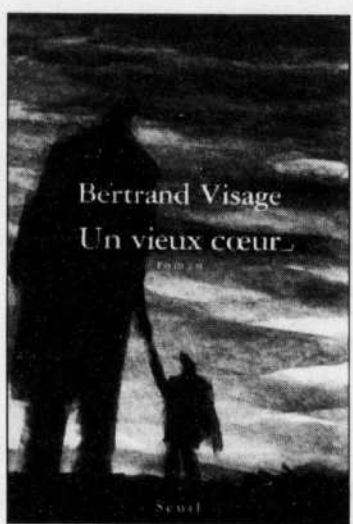
se dira, happé par *Un vieux cœur*.

On ira droit au terme d'un tel livre, sans hésiter, poussé par la parole. L'écriture, ici, ne l'a pas étouffée. Son allant fait penser à ces bulles d'air qui montent à la surface de l'eau pour y éclore et disparaître, invisibles dès qu'elle rejoignent leur univers naturel. D'où émanent-elles? Existentes-elles vraiment? Il en reste un charme infini, léger.

Sans doute ce ton est-il dû à l'histoire. Voici Costa, un adulte en rupture de vie familiale après un grave accident. Il est flanqué d'un drôle de môme, frais péché de ce que Visage appelle la voyoucratie... Complètement réaliste, le roman n'en retient pas moins l'attention, comme fier de son énigme. On ne saura jamais à quelle époque les faits se passent. Tout tient dans un aller-retour Paris-Pyrénées, avec quelques embardees de côté. Paris a des odeurs d'égouts; dégénérée, la ville est envahie de lichens et de ruines, minée par l'érosion, la corrosion. Bagnères-de-Bigorre, tout au sud, est devenu un repère pour la pègre. Là n'est pas le pire, l'intrigue vaut mieux. Le croirez-vous? On y voit un marché aux enfants, d'où se détache une affreuse frimousse: une odieuse petite brute d'environ dix ans. Avec Costa, ils font une drôle de paire. C'est elle qu'on va suivre: sourire et étonnement garantis.

Routes et déroutes

Une écriture qui saute à cloche-pied, une intensité qui monte et qui descend, en décrivant des ellipses et des courbes sur un air inouï, n'est-ce pas l'aisance même d'écrire, chez Bertrand Visage? *Un vieux cœur* possède une cadence joyeuse,



volontairement allègre, presque féroce à force d'asséner les petites phrases crues sans jamais s'arrêter ni se retourner. Est-ce ainsi que s'écrit, comme une marche en chansons, la pure poésie rimbaldienne?

Chez Visage, deux phrases suffisent pour expédier le portrait d'un inspecteur sanitaire: «*Un lombric suractif et déjà à moitié cuit par l'excitation, c'était exactement ça. Le soleil encore mouillé faisait tomber sur lui comme des gouttes de citron, tandis qu'il se tortillait vers sa tâche.*» Dans cette ambiance de bédé, on entre dans les marges, près du monde de

l'image. Et, de la sorte, on se retrouve bientôt tout près de la part ardente de l'enfance. Sergio Kokis, dans notre littérature nationale, a cette sorte de ton. De tels auteurs refusent de couper la mauvaise herbe. Ils savent qu'à cet âge, ce qu'on découvre du monde peut sembler cruel. Un enfant l'accepte, et quand il en a la liberté, en fait une vision du monde. Le romancier se retrouve là, au moment où l'âme sait tout à tour se faire simple et franche, mais aussi glaciale.

On se croirait revenu chez Steinbeck, avec cet humour froid, l'efficacité de la phrase, le fond sauvage des êtres et la grande toile grise de la crise. Gavroche sur les bords, le héros mutique, qu'on pourrait prendre pour un robot, sillonne une foule hirsute, aussi à l'aise que le ragondin du livre, parmi les détritiques qui flottent sur la Seine. On le suit, un peu étonné d'être ainsi retenu par cette chose légère, un tout petit roman pour une belle histoire.

Maraudage et voyage

L'amitié d'un colosse et d'un gamin pas élevé est, franchement, une sympathique épopée. Ce drôle de petit Mowgli — «*une boule, un composé de poils longs, de peau grise et de renflements*» — n'a aucun des charmes de la savane: à l'arrière de la Nissan 36T Pactole,

il n'a en rien l'air de quelqu'un qui a la vie devant soi...

Gary avait lui aussi «un vieux cœur». Le Clézio, autre déporté du Sud, s'est attaché également à de bien étranges dérivés chez les enfants gitans. Le spécimen de Visage est plus déconcertant, plus fantastique: ce n'est pas lui qu'une gitane choisit. Il est plus près de l'odieux Grenouille du *Parfum* de Süskind. Voyez le sagouin: «*Il déambulait comme un estropié, avec une souplesse hideuse, une élasticité saugrenue. Il bondissait de pierre en pierre, se déhanchant d'une façon qui, à elle seule, exprimait toute la fermeture de son être, le sommeil de son esprit et de ses sensations, sa totale indifférence aux autres vies que la sienne.*» Et n'allez pas croire qu'il est récupérable; infect il demeure jusqu'au bout. La vermine sait survivre.

Ce récit, fluide, vous arrachera de l'écriture habituelle. C'est la preuve que le roman peut se renouveler. Très loin du style psychofrançais qui noie ses drames dans le vrai, cette histoire semble faire une grimace à l'autofiction et sourit à l'étrangeté retrouvée.

UN VIEUX CŒUR

Bertrand Visage
Éditions du Seuil
Paris, 2001, 159 pages

Sous la direction de Michel Labrecque

L'ARBRE 2000
THE TREE

Sous la direction de Michel Labrecque

Collection Collectif

376 pages
65 \$

iq COLLECTIF • INSTITUT DE RECHERCHE EN BIOLOGIE VÉGÉTALE

iq ISABELLE QUENTIN ÉDITEUR

Fidèles éléphants

Texte de Yukio Isuchiya • Illustrations de Bruce Roberts

Un incontournable de la littérature japonaise

Idoles éléphants

« Cet album fait la joie et le cœur gros de pas mal de gamins et gamines autour de moi. »

Wajdi Mouawad

carreBLANC
Les 400 coups

COLLECTIF RETROUVAILLES

Pierre Kropotkine

L'entraide

Un facteur de l'évolution

Avec notre collection «Retrouvailles», nous vous invitons à découvrir des textes, anciens ou plus récents, qui ont en commun d'avoir en quelque sorte été «oubliés». Tout en vous plongeant au cœur de débats du passé, ces rééditions vous offrent des outils pour mieux comprendre les grands enjeux contemporains. Chaque titre de la collection comprend une présentation critique originale.

«Les enseignements de haine réciproque et de lutte sans pitié n'ont pu détruire le sentiment de solidarité humaine, profondément enraciné dans l'intelligence et le cœur de l'homme.»

Dans *L'entraide, un facteur de l'évolution*, le penseur russe Pierre Kropotkine (1842-1921) proposait une conception du progrès dans la nature et la société fondée sur l'entraide et la sociabilité. Il l'illustrait de nombreux exemples de comportements animaux fascinants et de réalités historiques et culturelles trop souvent oubliées, comme l'espace politique autonome qu'ont constitué les cités libres du Moyen Âge.

L'entraide est une ode à la sociabilité qui plaira à tous ceux et celles qui regrettent d'entendre sans cesse l'hymne aux «battants», aux «gagnants», aux investisseurs et autres entreprises certifiées ISO 9002. Un petit baume pour ceux qui ne pensent pas, à la suite de Margaret Thatcher et des autres idéologues néolibéraux, que «la société, ça n'existe pas».

400 pages • 26,95 \$
ISBN 2-921561-56-5
DIFFUSION: DIMÉDIA

C.P. 32052, comptoir Saint-André, Montréal (Québec) H2L 4Y5
Tél.: (514) 521-0913. Téléc.: (514) 521-1283
Courriel: ecosoc@cam.org. Toile: www.ecosociete.org

SALON DU LIVRE ANARCHISTE
Samedi 19 mai de 10h à 18h 1710, rue Beaudry, Montréal

LES ÉDITIONS TROIS

Geneviève Amyot
Corneille et compagnie
125 p. 9,95 \$

Denyse Delcourt
Gabrielle au bois dormant
181 p. 20,00 \$

Martin Ouellet
Babel rage
127 p. 15,00 \$

Diane Giguère
Un dieu fantôme
85 p. 20,00 \$

Alonzo

LIVRES

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Entrevue avec Robert Dessaix

Le voyage sentimental de Robert Dessaix

ANDRÉ ROY

Pour les habitués de l'émission *Bouillon de culture*, le nom et le visage de Robert Dessaix ne sont plus inconnus. Bernard Pivot l'a par deux fois invité à son émission, aidant, espérons-le, à faire lire cet écrivain australien atypique publié en français par une modeste maison d'édition située à Trouville-sur-Mer. Le public du Festival mondial de la littérature aura donc eu la chance de rencontrer cet auteur né à Sydney en 1944, fort connu dans son pays comme intervieweur et commentateur littéraire à la radio et à la télévision. Mais avant de travailler pour l'Australian Broadcasting Corporation, Robert Dessaix a été professeur de littérature à l'université de Canberra. Il a appris plusieurs langues (il parle excellentement le français), dont une, le russe, complètement seul. Il a séjourné un an à Moscou, a traduit des auteurs russes (Dostoïevski, Tourgueniev et Tchekhov) et publié plusieurs essais, dont une anthologie de la littérature gaie et lesbienne australienne. Mais il accède véritablement à la notoriété en 1994 avec son premier roman, *Une mère et sa honte* (disponible maintenant au Livre de poche, n° 14 957). Roman? Eh bien, justement, peut-on parler de romans pour *Une mère et sa honte* et *Night Letters - Lettres de Venise* (qui vient de paraître en français)?

Autobiographies fictives, alors? Ou bien fictions autobiographiques? Tout ça à la fois. Des livres où le faux devient vrai sans que jamais le vrai ne devienne faux. Loin de la littérature de témoignage, en tout cas. Ils sont par-dessus tout singuliers par leur bouleversement des schémas habituels du roman. Ces deux livres préfèrent la description des affections et des affinités plutôt que l'anecdote et le trivial, la narration vagabonde plutôt que le récit bétonné. Ils suivent les mouvements du cœur et de l'intelligence; la délicatesse et la suggestion sont leur force. Les charmes de l'intimité y sont attisés par le goût du voyage et de la lecture. En cela, ils font penser aux romans (mais, justement, sont-ils des romans?) de Laurence Sterne.

Si les extrêmes de la fabulation de cet écrivain irlandais nous viennent à l'esprit en lisant Robert Dessaix, c'est que l'auteur australien lui-même nous les suggère directement. *Le Voyage sentimental*, sondage des âmes et exploration des sentiments, est une référence constante de *Night Letters...*, livre de promenade intellectuelle autant que récit de voyage. Un homme, le narrateur, indubitablement le double de l'écrivain, a entrepris un voyage en Suisse et en Italie après qu'on lui eut annoncé sa séropositivité. De Venise, il a envoyé vingt lettres à un ami de Melbourne, ici présentées et annotées par un prétendu Igor Miazmov. Plutôt que d'affronter une mort annoncée, l'épistolier a décidé de fuir, comme dans le rêve

qu'il a fait, qui forme l'incipit mystérieux de *Night Letters...*: «*Monter sur un léopard au pelage d'un jaune criard, je file comme un éclair à travers la jungle.*» Il a chevauché la bête au lieu de l'affronter. Il a été transporté d'allégresse, et ses lettres font partie de son exultation.

Par elles, il donne des nouvelles de ses séjours à Locarno, Vicenze et Padoue, dans lesquelles il emboîte des histoires rocambolesques (celle d'une amulette ayant appartenu à la baronne de Saint-Léger est un véritable enchantement, haletante et délirante), comme si raconter ces histoires était un moyen de retarder la mort — comme Schéhérazade, mais cette fois-ci, le personnage est un homme (homosexuel).

Les lettres, qui disent que la mort est notre seul destin, que nous ne devrions pas «*passer trop de temps à réfléchir et à nous préparer pour l'éternité.*», se déroulent comme une spirale, entraînant dans leurs circonvolutions notes ironiques, incises graves, conversations entendues, et empruntant à *La Divine Comédie* leurs dérivés (le Purgatoire, l'Enfer et le Paradis). Comme Dante qui, au milieu de sa vie, entre la «*forêt obscure*», dans un état de doute et d'angoisse intenses, le narrateur a besoin d'écrire pour atteindre le goût du présent dont l'histoire est sa portée et sa projection, son tourbillon. Toutes les possibilités que recèle l'histoire sont condensées dans ce livre libre, sans pesanteur ni afféterie. Rien de pédant dans ce roman bourré de culture qui nous fait voir du pays et, surtout, des gens dont le plaisir de parler semble être l'unique préoccupation. Cette délectation de la parole s'est communiquée aux lettres, multipliée par l'ombre de la mort couvrant l'épistolier. Mais cette délectation, où se mêlent le caprice et l'humour, tient aussi la mort à distance. Elle puise son fonctionnement dans la richesse des références à la littérature, à la peinture, à l'architecture, dans la finesse des observations, dans la grâce des évocations, dans l'imprévisibilité des événements et dans la pudeur des vérités (elles ne sont ni assommantes ni emphatiques). Elle s'orne à la fois d'une gravité légère, d'une lucidité souriante et d'une philosophie élégante.

Les sentiments mènent la danse dans *Night Letters - Lettres de Venise*. La vie n'y est pas un enfer intraitable, ni un purgatoire triste, ni un paradis innocent. Elle s'est transformée en un rêve par le ravissement que procurent les sentiments, d'autant que ceux-ci sont engendrés par la pensée et les émotions. Robert Dessaix, voyageur des songes, est un écrivain à découvrir au plus tôt.

NIGHT LETTERS - LETTRES DE VENISE

Robert Dessaix
Traduit de l'australien
par Ninette Boothroyd
Editions du Reflet
Paris, 2000, 303 pages

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Robert Dessaix est australien. Une nationalité qui n'intéresse personne, croit-il. Selon lui, l'Australien qui se promène en Europe fait figure de page blanche. Une page blanche sur laquelle chacun écrit sa propre histoire.

«*C'est presque la même chose avec le Canada ou les Canadiens; les Européens veulent qu'au niveau culturel, nous soyons des innocents, que toutes les ex-colonies produisent la laine, la viande, les choses matérielles. Ils ne veulent pas reconnaître que nous pouvons être des êtres culturels et cultivés, que nous pouvons écrire, lire, c'est comme ça avec les ex-colonies.*», disait-il cette semaine, de passage à Montréal pour participer au 7^e festival de littérature de l'UNEQ.

Sur cette page blanche, Robert Dessaix vient pour sa part d'écrire un très beau roman, *Night Letters* ou *Lettres de Venise*, paru aux Éditions Le Reflet. On n'y parle pas de l'Australie, mais plutôt de l'Italie, de Venise et de Padoue en particulier. On y évoque aussi l'Inde, l'Islam, des contrées orientales, exotiques et érotiques, où l'auteur dit avoir cherché en vain le paradis. Le paradis terrestre n'existe plus, a-t-il constaté, le seul paradis qu'il ait trouvé réside à l'intérieur de lui. Enfant adopté, tel qu'il l'a déjà raconté dans son premier roman, intitulé *Une mère et sa honte*, Dessaix a des ascendances françaises. Aussi a-t-il appris très tôt à maîtriser la langue de Molière qu'il parle couramment.

Mais après l'anglais, c'est le russe qu'il affectionne particulièrement, lui qui a étudié plusieurs années à l'Université de Moscou sous l'empire bolchevique et qui a traduit en anglais les œuvres de plusieurs maîtres russes dont Dostoïevski, Tchekhov et Tourgueniev. «*Les auteurs russes qui m'intéressent sont du XIX^e siècle, je suis un homme du XIX^e siècle, je ne suis pas complètement ajusté au XXI^e siècle.*», ajoute d'ailleurs Dessaix, grand amateur d'art et de littérature, en entrevue. «*Toutes mes idées sur la beauté par exemple, sur ce qui est important dans la vie, cela vient des auteurs russes que j'ai étudiés.*» Parmi ces choses importantes, il cite l'existence de Dieu, la mort, ce que c'est que le bien, ce que c'est qu'un bon homme, une belle vie. En Australie, présentement, comme à bien d'autres endroits d'ailleurs, il n'est pas permis de parler de ça, dit-il.

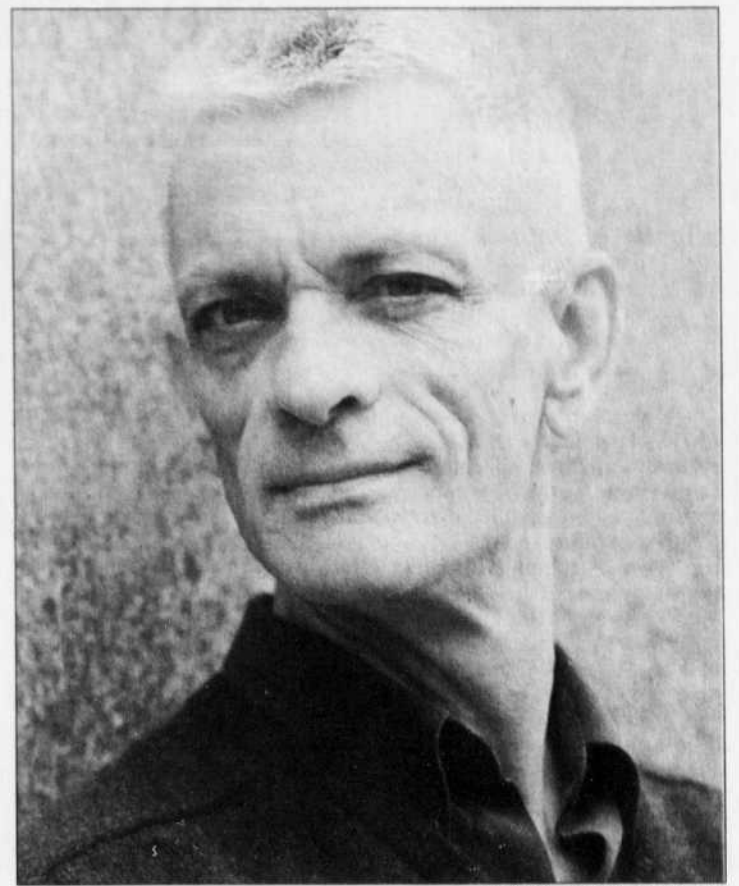
À l'instar du narrateur de son dernier roman, Robert Dessaix a écrit ses *Lettres de Venise* après avoir reçu un diagnostic de séropositivité et s'être vu fixer une échéance par son médecin, échéance qui ne tient plus aujourd'hui. Et c'est à Venise, ville où jadis ont germé des infections venues d'Orient, ville où on a enfermé les Juifs, les Armé-

niens, les Turcs, les Albanais et les Allemands dans des ghettos, qu'il a décidé de situer l'action de son roman.

«*Pendant des siècles, Venise a été obsédée par le désir d'être séduite et la terreur d'être polluée.*», dit un professeur au narrateur de *Night Letters*.

Et c'est entre autres Dante que le narrateur choisit comme compagnon de voyage. Le Dante de *L'Enfer* et du *Paradis*. Si *L'Enfer* le déçoit, le *Paradis* le réjouit. Et de ce dernier livre, il garde l'impression que ce qui n'est que le savoir humain est imprégné petit à petit d'une vision éternelle. «*[...] dans le paradis de Dante, écrit Dessaix, voir est la source de béatitude. Voir est plus important qu'aimer, en tout cas au début. [...]* Il semblerait que l'amour suit, une fois que l'on a vu.»

Aussi le narrateur du livre, comme Robert Dessaix, est-il avide de beauté. Et cette beauté, il la trouve aussi dans les rues de Venise, dans une chapelle en voûte de Padoue, peinte par Giotto. Car ce livre est avant tout un livre de voyageur. Pas de touriste, mais de voyageur. Alors que le touriste dresse des listes d'endroits qu'il est impossible de ne pas visiter, le voyageur cherche la beauté tout autour de lui.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Robert Dessaix, l'auteur de *Night Letters* ou *Lettres de Venise*.

Dai Sijie

«*D'une part, je suis très heureux, d'autre part je suis très confus. Je ne suis pas quelqu'un qui lit des best-sellers, aussi je suis étonné d'en avoir écrit un. Et maintenant, je reçois le Prix des libraires du Québec... Pour ma part, j'ai écrit ce livre simplement pour vérifier si je maîtrisais suffisamment le français pour écrire quelque chose de littéraire. Ce prix est une vraie récompense.*»



PRIX DES LIBRAIRES DU QUÉBEC

Gallimard

ACHETER NOS LIVRES, C'EST ENCOURAGER LA CULTURE QUÉBÉCOISE

THÉÂTRE		ROMAN		ESSAI	
<p>Claude Paiement</p> <p>LA FLOTTE DE LA REINE</p>	<p>Louis Marsand</p> <p>SOURIRE NOIR</p>	<p>John K. Grande</p> <p>ARMAND VAILLANCOURT: JOUER AVEC LE FEU</p>	<p>Marcel Godin</p> <p>UNE DENT CONTRE DIEU</p>	<p>Georges Dor</p> <p>CHU BEN COMME CHU</p>	<p>Jacques Keable</p> <p>LA VRAIE VIE</p>
<p>Claude Paiement</p> <p>L'AHURISSANT VERTIGE DE M. MAELSTRÖM</p>	<p>Marcel Godin</p> <p>UNE DENT CONTRE DIEU</p>	<p>Georges Dor</p> <p>CHU BEN COMME CHU</p>	<p>Marcel Godin</p> <p>UNE DENT CONTRE DIEU</p>	<p>Georges Dor</p> <p>CHU BEN COMME CHU</p>	<p>Jacques Keable</p> <p>LA VRAIE VIE</p>
<p>Claude Paiement</p> <p>LE PETIT CIRQUE DE BARBARIE</p>	<p>Anne Bergeron</p> <p>PILLEURS-DE-TOMBES.ORG</p>	<p>Georges Dor</p> <p>CHU BEN COMME CHU</p>	<p>Marcel Godin</p> <p>UNE DENT CONTRE DIEU</p>	<p>Georges Dor</p> <p>CHU BEN COMME CHU</p>	<p>Jacques Keable</p> <p>LA VRAIE VIE</p>
<p>Jasmine Dubé</p> <p>LA MÈRE MERLE</p>	<p>Normand Gilles</p> <p>LE PRINCIPE D'INCERTITUDE</p>	<p>Georges Dor</p> <p>CHU BEN COMME CHU</p>	<p>Marcel Godin</p> <p>UNE DENT CONTRE DIEU</p>	<p>Georges Dor</p> <p>CHU BEN COMME CHU</p>	<p>Jacques Keable</p> <p>LA VRAIE VIE</p>
<p>Jasmine Dubé</p> <p>LA MÈRE MERLE</p>	<p>André Durand</p> <p>LE SECRET DE RADISSON</p>	<p>Georges Dor</p> <p>CHU BEN COMME CHU</p>	<p>Marcel Godin</p> <p>UNE DENT CONTRE DIEU</p>	<p>Georges Dor</p> <p>CHU BEN COMME CHU</p>	<p>Jacques Keable</p> <p>LA VRAIE VIE</p>
<p>Louis-Dominique Lavigne</p> <p>LES 2 SOEURS</p>	<p>André Durand</p> <p>LE SECRET DE RADISSON</p>	<p>Georges Dor</p> <p>CHU BEN COMME CHU</p>	<p>Marcel Godin</p> <p>UNE DENT CONTRE DIEU</p>	<p>Georges Dor</p> <p>CHU BEN COMME CHU</p>	<p>Jacques Keable</p> <p>LA VRAIE VIE</p>

LA PETITE MAISON ÉDITEUR DE LA GRANDE LITTÉRATURE

ARTS

ARTS VISUELS

Inquiétantes topiques de l'urbanité contemporaine

SUBSTITUTE CITY

Exposition réunissant 15 artistes de Toronto
Commissaire: Philip Monk
The Power Plant, 231 Queens Quay West, Toronto
Jusqu'au 27 mai 2001

JEAN-CLAUDE ROCHEFORT

«Artists infiltrate Toronto», clame le slogan publicitaire sur les affiches qui annoncent l'exposition. Toutefois, en cours de visite, on en vient à plusieurs reprises à se demander si ce sont bien les artistes qui infiltrèrent Toronto ou l'inverse?

Si l'on excepte Mike Hoolboom et son film *In the City*, œuvre dans laquelle la géographie de la ville ne se définit que par une constellation de points de rencontre correspondant à autant de lieux de ruptures amoureuses, et Kika Thorne et Adrian Blackwell (*Mattress City*, 1998), qui présentent un film relatant une intervention politique sur la place de l'Hôtel de ville, il nous semble que ce ne sont pas vraiment cette quinzaine d'artistes locaux qui infiltrèrent cet agglomérat de bâtiments, d'autoroutes et d'habitants qui n'a de cesse de se répandre. Il faudrait plutôt renverser la proposition car tout porte à croire que c'est plutôt Toronto lui-même qui, tel un gaz à la toxicité esthétique insidieuse, s'infiltrer dans le processus de création des artistes.

C'est cette infiltration d'effluves négatives dans le vécu des artistes qui induit à ces représentations de la cité qui apparaissent comme d'inquiétantes topiques de l'urbanité: signes d'aliénation dans les rapports sociaux, environnements architecturaux d'une indescriptible monotonie, nivellement des personnes et des choses, sentiment de déperdition des valeurs humaines, et ainsi de suite. Mais en dépit de

tous ces maux et des irréparables hérésies urbanistiques et architecturales commises, toute ville est belle parce qu'elle est tout simplement le fait du labeur de l'homme, donc jamais vraiment substituée à une autre, comme le soulignait le sociologue Alain Médam lors de sa participation à un récent colloque à Montréal.

Qualité inégale

Là-dessus, entreprenons notre périple sur le mode accéléré. Dans l'ensemble, la qualité des œuvres est assez inégale et le hautement inspiré côtoie l'exercice scolaire. Parmi les artistes connus, il faut signaler le travail de Robin Collyer. Cet artiste chevronné présente une série de photographies en couleur retouchées par ordinateur. Réalisées entre 1993 et 1999, ces photographies montrent des scènes urbaines assez banales. Cependant, l'artiste a substitué des plages vides aux cryptogrammes et aux messages publicitaires et autres informations qui figurent habituellement sur les façades de commerces ou sur des panneaux de campagne électorale. En soustrayant ainsi au regard ces signes qui polluent notre environnement visuel, l'artiste met en relief leur omniprésence et le caractère abrutissant d'une telle surcharge d'information.

Juste en face, Vid Ingelevics présente une vision panoptique constituée d'une douzaine de photos couleur prises à partir du vingtième étage d'un édifice situé au coin de Bathurst et Vaughan. Le regard impitoyable porté sur ce quartier d'une effroyable morosité est sans conteste la perception d'un segment de la ville qui se veut le plus critique et le plus désespéré de l'exposition. Pour faire contrepoint à ce triste visage de la ville en hiver, Michael Awad aligne une dizaine de boîtes lumineuses horizontales. Sur la



Chinatown #1, de Michael Awad

surface de plexiglas blanc, l'artiste a fixé deux bandes de pellicule photographique couleur. Pour obtenir ces scènes urbaines hors du commun, Awad a utilisé une caméra de reconnaissance, appareil qui a sans doute été mis au point par l'industrie militaire. Cet appareil a ceci de particulier qu'il ne fixe sur la pellicule que les objets en mouvement, effaçant par la force des choses les objets inanimés. En inversant le processus habituel d'impression des objets sur la pellicule, il s'ensuit un effet de déréalisation du monde sensible tout à fait fascinant: des personnes du Quartier chinois, le rituel du défilé au festival annuel Caribana, la circulation automobile et ses sinués rubans d'autoroute, tous ces moments fugaces de la vie qui bat

dans la cité sont transformés en une douce fantasmagorie on ne peut plus réjouissante dans le contexte de cette exposition.

James et McCullum

Dans l'autre grande salle, Geoffrey James présente deux grandes photographies couleur et une série de petites photos sur la chic autoroute 407. Juste à côté, Peter McCullum présente également une série de photographies noir et blanc sur la démolition et la restauration de la Gardiner Expressway. Et pour clore sur ce sujet, Leslie Peters présente des vidéoprojections de paysages de béton et de nature en bordure des autoroutes, images pour amateurs de sensations fortes qui ont été captées à toute vitesse et qui nous sont trans-

mises non sans une certaine efficacité. Vous aurez compris qu'il y a beaucoup d'autoroutes dans cette exposition. Sans doute trop. On a l'impression de replonger dans cette époque où il était de bon ton de se pâmer pour ces visions californiennes dantesques du règne de l'automobile.

Revenons à ces deux grandes photographies de Geoffrey James. On ne peut pas ne pas penser au travail de Dan Graham en apercevant ces photos de maisons cossues en construction ou sur le point d'être habitées que l'on retrouve dans ces zones de banlieue encore désertées par la vie. Toutefois, à la différence de l'artiste américain qui a toujours conservé un caractère rigoureusement documentaire dans son inventaire des formes architectu-

rales laissées pour compte, Geoffrey James place devant l'objectif de sa caméra un filtre embellissant, ce qui n'annihile pas nécessairement la valeur documentaire de son travail.

Dans l'œuvre intitulée *House on Zafarullah Klan Crescent, Maple Township* (1999), Geoffrey James a juxtaposé une mosquée en arrière-plan à ce petit château bien campé sur son terrain. L'écart d'échelle est saisissant et l'ensemble de la composition baigne dans une riche lumière dorée, renforçant ainsi le caractère quasi irréel de la scène, pour ne pas dire décadent. Aussi, dans une petite salle adjacente, Geoffrey James et le cinéaste Atom Egoyan ont réalisé conjointement une pièce qui poursuit la même réflexion sur le sens ou la vacuité de ces riches développements résidentiels. Mais cette rencontre à un petit quelque chose de forcé qui nous laisse plus que perplexes.

Pour terminer ce tour de piste partiel et partiel, soulignons la participation d'Istvan Kantor. Fidèle à sa réputation d'iconoclaste non repent, l'artiste nous assène un montage de sons et d'images vidéo qui défilent à un rythme violent et assourdissant. À la limite du supportable — et nous vous épargnons la description du contenu de ces images —, cette esthétique du marteau-piqueur déchaîné n'a aucun lien direct avec le thème de l'exposition.

Nos attentes ont été quelque peu déçues par cette exposition. On avait vanté le regard extrêmement critique que les artistes portaient sur leur ville. Or on les cherche encore, ces propos si décapants. C'est comme si l'impact de la teneur critique avait été dilué, voire peut-être même phagocyté, par une présentation conventionnelle des œuvres dans un lieu qui est devenu au fil des ans le symbole par excellence de l'institutionnalisation de l'art.

ARTS VISUELS

À demi-mots à peine couverts

CONFIDENCE.

PARCE QUE C'ÉTAIT LUI, PARCE QUE C'ÉTAIT MOI

Charlotte Aberg, Didier Bay, Elina Brotherus, Nathalie Caron et Charles Guilbert, Donigan Cumming, Wim Delvoye, Doris Drescher, Jean Dubois, Mona Hatoum, Annette Hollywood, Sylvie Laliberté, Laura Letinsky, Hajnal Németh, Pipilotti Rist, Gillian Wearing.
Casino Luxembourg — Forum d'art contemporain
Luxembourgville
Jusqu'au 15 juillet

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

Luxembourgville — Le Casino Luxembourg — Forum d'art contemporain inaugurerait la semaine dernière l'exposition *Confidence. Parce que c'était lui, parce que c'était moi*. Organisée conjointement par le Casino Luxembourg (qui soit dit en passant n'est pas et n'a jamais été un véritable casino) et par l'organisme Vox à Montréal (qui gère les destinées du Mois de la photo à

Montréal), *Confidence* explore les registres de l'intime et du micro-politique. Quinze artistes, dont six du Québec et du Canada, figurent dans cette présentation serrée, dont le titre, contrairement à son sous-titre, a le mérite d'être clair.

Enrico Lunghi, directeur artistique du Casino, et Marie-Josée Jean, directrice du Mois de la photo à Montréal, ont mis près de trois mois à préparer ensemble *Confidence*. En joignant leurs forces, les deux institutions ont monté cette exposition de haut calibre. Il faut souligner au passage que l'hôte dispose de moyens financiers beaucoup plus importants que Vox.

Encore récemment, un des enjeux de l'art contemporain concernait l'inscription du privé dans la sphère publique. Maintenant que le corps comme matériau a largement (mais pas totalement) cédé sa place à l'intime dans les préoccupations des artistes contemporains, on assiste à un véritable déversement du privé vers le public. Tout un répertoire de relations humaines est pris en charge par les artistes, et *Confidence* parvient de manière adé-

quate à retenir ce déferlement. À l'échelle internationale, la notion d'intime prend une place importante, qu'il est possible de lire sous l'éclairage de la dissolution des rapports personnels à l'ère d'Internet, de la mise à mal des identités, de même que, peut-être, dans la perspective d'une nouvelle tentative des artistes de rétablir des liens entre eux et le public.

L'exposition fait entendre plusieurs voix. L'autobiographique, étonnamment, n'est pas une des écritures privilégiées par *Confidence*, et cela pour notre plus grand bonheur. Participent tout de même de cette tendance, avec un aplomb inégal, Pipilotti Rist (on se souvient de l'exposition Rist du Musée des beaux-arts de Montréal), avec son monologue vidéo sur les relations entre les sexes, assise au volant de sa voiture; Gillian Wearing, qui a recueilli des témoignages sous forme d'entrevue avec des gens masqués racontant, à la suite d'un appel public, de véritables confessions captées sur vidéo; et Didier Bay, avec une pièce d'une rare pauvreté conceptuelle.

Iconophiles à outrance, as-

sises sur des données tirées de l'autobiographie de l'artiste, les *Rémanences* de Bay (on y pénètre comme dans une antre) contiennent trois bandes vidéo. La première provient d'une promenade au cimetière et présente en séquence des images-médailles de femmes décédées. La présentation vient casser, par la séquence, l'idée de l'album de photos. La mort comme moyen de révéler l'intime est féconde dans ce contexte d'exposition. Cela dit, par le fétichisme primaire de la trace qu'il supporte, cette trilogie irritante rebute. La série suivante, des stars de télé enlacées (la séquence est entrecoupée bêtement de séquences filmiques tirées du cinéma porno), et la dernière, qui accumule des images érotiques (fixes, celles-là), parviennent à réunir le couple Eros et Thanatos, convoquant une fois de plus mais dans sa plus simple incarnation.

L'écriture du relationnel

L'avenue biographique de l'exposition n'est pas des plus stimulantes. Par contre, le relationnel, pour employer un terme à la page dans les discours ac-

tuels sur l'art contemporain, l'emporte sur ces considérations. Le spectateur devient le dépositaire des révélations produites. De nouvelles tâches lui incombent, moins celle de déchiffrer les œuvres que celle de prêter oreille à ces dires au ton personnel.

La première écriture que rencontre le public est celle de Montaïgne. Dans la très belle publication qui accompagne les œuvres (et qui contient une correspondance entre les deux commissaires, d'autres textes et des projets spécifiques d'artistes), un livre qu'on ouvre comme on défile le cachet d'une lettre, on explique cette phrase: «Parce que c'était lui, parce que c'était moi.» Un peu ridicule une fois coupée de son contexte, en ce qu'elle n'exprime plus que la circonstance (et là on se demande légitimement pourquoi on devrait s'y intéresser), la phrase entière se lit comme suit: «Si on me presse de dire pourquoi je l'aimais, je sens que cela ne peut s'exprimer qu'en répondant: parce que c'était lui, parce que c'était moi.» On décèle, dans cet écrit, une noble urgence à laquelle l'exposition fait écho.

Cette urgence s'incarne dans deux des premières œuvres de l'exposition, de Hajnal Németh et d'Annette Hollywood, deux œuvres qui évalent des fictions moulées sur le désir. Dans des images numériques qui ne cher-

chent pas à faire illusion (on se croirait en plein jeu vidéo, avec une esthétique à la Lara Croft), Németh décrit un quotidien emporté dans l'emballage de la fiction, met en scène des situations hallucinantes où des signes témoignent d'une dimension symbolique cachée. Comme pour envahir notre réalité de cette fabulation, l'artiste a aussi couvert une partie des murs de sa salle par un papier peint qui s'apparente à ces images et suggèrent des capitons (de fauteuils) qui sont à la fois des nombrils. En vidéo, Hollywood exprime un désir inassouvisable de s'insérer dans un film, entre Catherine Deneuve et Susan Sarandon, de se faire entendre par elles, de devenir le centre impossible de leur attention, alors que la déception la rattrape.

Une tension similaire est palpable dans les images de Laura Letinsky et d'Elina Brotherus, qui jouent toutes deux sur une idée de la mélancolie, de la distance entre les êtres. Letinsky propose des images où une femme, tout juste après l'amour (c'est ce que laissent entendre les images), demeure froide et distante, repliée sur elle-même; Brotherus fixe de désarmants instants de mélancolie, alors que l'atmosphère, empesée, est bien cernée par la photographie. Ces

VOIR PAGE D 9: TENSION

MUSÉE DE LA VILLE DE LACHINE

50

Sculpteurs: les envahisseurs d'espace
Exposition d'œuvres de la collection présentée au Pavillon Berliet-Verdict d'avril à décembre 2001
Du mercredi au dimanche de 11 h 30 à 16 h 30

SCULPTURES MONUMENTALES

Le Musée plein air de la Ville de Lachine
Une cinquantaine d'œuvres monumentales réparties dans les parcs riverains.
accessible tous les jours / dépliant mis à jour décrivant trois circuits

M. Barbeau, A. Bécot, G. Boisvert, G. Cantieni, J. Carpentier, L. Covit, J.-M. Delavalle, P.-G. Dubois, A. Dumouchel, A. Fournelle, M. Goulet, R.-M. Goulet, J. Lasalle, P. LeBlanc, M. Lemieux, L. Lemieux, H. LeRoy, M. Maler, C. Millette, D. Moore, J.-P. Morin, G. Nadeau, T. Narita, R. Nepveu, O. Olariu, M. Prent, D. Rolland, R. Roussil, A. Sandonato, H. Saxe, Y. Trudeau, D. Valade, B. Vazan, C. Widgery

Le Musée de la Ville de Lachine
110, chemin de LaSalle, Lachine H8S 2X1
(514) 634-3471, poste 346
Entrée gratuite au Musée et sur les sites
Stationnements payants

Avec l'appui du Conseil des Arts du Canada et du ministère de la Culture et des Communications du Québec

Artefact: AVANT-PROPOS SUR L'UTOPIE

COMMISSAIRE INVITÉ: GILLES DAIGNEAULT

L'exposition « annonce » l'événement *Artefact 2001*, les dix artistes proposant des œuvres utopiques pour le canal de Lachine.

JEAN-PIERRE AUBÉ, PIERRE BOURGAULT, HERMÉGILDE CHIASSON COZIC, MICHEL DE BROIN, MICHELLE HÉON, MARIE-CHRISTINE LANDRY, FRANCINE LARIVÉE, JOHN MCEWEN, MICHEL SAULNIER

DANS LE CADRE DE

Artefact 2001 sculptures urbaines

jusqu'au 25 août 2001

Maison de la culture Marie-Uguay
6052, Monk, Montréal
514-872-2044
www.ville.montreal.qc.ca/maisons
ENTRÉE LIBRE

Ville de Montréal

20 VOTRE RÉSEAU DES MAISONS DE LA CULTURE ANS DE VIE CULTURELLE

GALERIE BERNARD

« LA SCULPTURE »

20 sculpteurs invités

DU 13 JUILLET AU 13 AOÛT 2001

90 av. Laurier Ouest Tel.: (514) 277-0770
mardi, mercredi, vendredi de 11 h à 18 h, jeudi de 11 h à 20 h, samedi de 12 h à 17 h

Rita Letendre

Les éléments

Peintures récentes et publication d'une importante monographie couleurs

Jusqu'au 30 juin

GALERIE SIMON BLAIS

600, rue Clark, Montréal H2T 2T2 (514) 392-1861 • Ouvert du mardi au vendredi 11 h 30 à 17 h 30 et le samedi 10 h à 17 h

LES ARTS

ARTS VISUELS

TENSION

SUITE DE LA PAGE D 8

œuvres étant disposées dans la même salle, les deux pratiques tendent à se confondre tant le regard posé s'éloigne de la prise de vue savante. Le rapprochement nuit quelque peu à la définition de territoires personnels.

Ailleurs, avec les œuvres de Donigan Cumming, le récit de Harry, un homme qui a légué son journal à l'artiste, concernant une femme obsédante, transcrit au mur, est entrecoupé par les images très connues de Netty, cette femme de 86 ans que Cumming a photographiée lors de moments d'intimité avec des hommes. D'autres pièces soulèvent la question de l'intime avec grande finesse. De Charles Guilbert et Nathalie Caron, *Les Personnes*, inaugurée en 1997 au Musée d'art contemporain, présente les livres contenant un long échange entre un homme et une femme, à travers des dessins, des notes, des photographies et d'autres bricolages posés sur des tables découpant un parcours. Bien que ces personnes se soient croisées, la complicité fait dans ce cas écran: on ne saura jamais si l'intime a pu s'établir.

Dans d'autres œuvres, la confiance est presque inaudible mais troublante, la voix se fait murmure (Doria Drescher). Elle se fait assourdissante bien qu'intérieure alors qu'une caméra s'enfonce dans les conduits du corps (Mona Hatoum). Elle s'étrangle dans le ballet vidéo de *Closer* (Charlotte Aberg), où un couple se livre à un rituel confrontant (mais terriblement mal joué). La voix se tait alors que le corps est ausculté dans sa réalité la plus repoussante, cependant que rendue séduisante par le traitement plastique (la peau est filmée de tellement près par Delvoye qu'elle devient méconnaissable, au moment où du pus perce les pores obstrués de la peau: l'œuvre de Delvoye a été montrée à Québec cet automne).

La voix reste silencieuse dans l'œuvre de Jean Dubois. L'artiste montréalais, avec l'œuvre la plus susceptible d'être oubliée lors de la visite, dans une petite chambre, court-circuite le narcissisme évoqué. Dans la pénombre, hors foyer, un autoprotrait attend derrière un écran tactile d'être activé. Au toucher, l'écran s'anime et se transforme en miroir. Une main de l'autre côté de la surface de verre reproduit chacune de nos caresses sur l'écran. Ici, l'intime a lieu alors que le contact cesse. L'œuvre, intitulée *Syntonie*, ouvre une voie singulière dans ce parcours. Finalement, les confidences faussement naïves de Sylvie Laliberté (une pièce montrée au MACM), dont il ne s'agit pas du meilleur travail, se trouvent prises en charge par le contexte de l'exposition qui, par contraste, lui assigne une place de choix.

Sans être une réussite entière, la présentation fait preuve d'un dynamisme que très certainement l'aventure menée conjointement a permis d'afficher. À ce chapitre, le Musée d'art contemporain de Montréal (MACM), une institution de plus grand calibre que les deux organismes ici réunis, frileux quand vient le temps d'établir des relations solides à l'étranger, devrait prendre bonne note. La voie de la réussite dans ce domaine de l'exportation de la culture visuelle passe par des échanges de bons procédés ou encore par des collaborations dont *Confidences* est un bon exemple.

Bernard Lamarche séjourne en France et au Luxembourg à l'invitation des délégations générales du Québec à Bruxelles et à Paris.

RECTIFICATIF

Dans le cahier de l'Été culturel (samedi 12 mai 2001), il fallait décaler d'une journée les dates données. *Musées en fête* a lieu du 17 au 27 mai et la *Journée des musées montréalais* teindra ses portes ouvertes dimanche le 27 mai 2001. Nos excuses.

MARIO MEROLA

Dessins

(514) 381-6338

1407, Saint-Alexandre
Montréal (Québec) H3A 2G3
(derrière Sam The Record Man)
Tél.: 514-866-6272
Fax: 514-866-7284Louis-Pierre
Bougie
François-Xavier
Marange
Francine
Simonin

jusqu'au 26 mai

Du mercredi au vendredi de 12 h à 18 h
le samedi de 12 h à 17 h

galeriericdevlin

PORUS
(LES RECOMBINAISONS
GOURMANDES
D'UN RENDEZ-VOUS)Massimo Guerrera
Centre des arts actuels Skol
Jusqu'au 2 juin 2001

MARIE-ÈVE CHARRON

La compagnie Polyco inc. a, semble-t-il, fait de bonnes affaires. Son infatigable promoteur, Massimo Guerrera, le démontre actuellement à la galerie Skol, où se tient le second volet de *Porus*, un projet amorcé il y a deux ans à la galerie Leonard & Bina Ellen. Rappelons que l'artiste proposait alors aux visiteurs de faire l'adoption d'un kiosque domestique, sorte de meuble hybride, pour «l'entretien d'un dialogue constant». Du modèle de l'entreprise corporatiste, Guerrera ne retient que les codes et les modalités d'action, afin toujours de mieux en détourner les visées commerciales et de normalisation. Bien que fictive, la compagnie ne cherche pas moins à favoriser la circulation des biens, mais dans un but résolument plus poétique qu'utilitaire. D'ailleurs, les clients avisés qui se sont prêtés à l'expérience l'ont bien compris en acceptant au sein de leur demeure, bien souvent dans la cuisine, le meuble proposé par Polyco.

Cette cohabitation inhabituelle, ponctuée par des visites de l'artiste, devait faire se multiplier les interfaces de rencontres entre les parties et entraîner la production d'objets, d'un journal et de dessins. C'est le résultat de ces entretiens privés que présente Skol avec les «recombinaisons gourmandes d'un rendez-vous». Un temps d'arrêt avant que tous ces matériaux dignes d'un banquet insolite ne soient remis en circulation.

À l'instar des autres produits déjà introduits par Polyco, le kiosque domestique est un objet conçu pour interagir avec le corps et ses orifices, pour en souligner la perméabilité et provoquer des arrangements avec d'autres corps jusqu'à alors jugés improbables. En cela, l'artiste poursuit ses explorations sur le corps avec le désir constant de montrer que la définition de son identité et la satisfaction de ses besoins vitaux et affectifs remettent en question les limites du corps individuel.

Le corps, chez Guerrera, est maintenu dans sa dépendance à l'altérité. La rue et la galerie auront été tour à tour des lieux d'action choisis par l'artiste pour provoquer avec le quidam ou le public averti des rencontres mobilisant un arse-

Photographie tirée de l'exposition *Porus (Les recombinaisons gourmandes d'un rendez-vous)*, de Massimo Guerrera.

nal issu d'un laboratoire que lui seul connaît. Sondant plus avant les «couches de l'intimité», les rencontres réalisées dans les foyers ont relevé d'un pacte plus exigeant, dans sa durée comme dans ses implications, et avaient lieu là où l'ordinaire et le quotidien ne font jamais défaut, à savoir la cuisine.

Continuité ici aussi dans le travail de l'artiste, pour qui la nourriture a toujours été un matériau de prédilection. En effet, durant des performances, elle a contribué plus d'une fois à montrer les mécanismes d'injection et de déjection du corps, à en pointer les modalités de circulation et les rapports de proximité avec la sexualité et le plaisir. Intervenir dans la cuisine des participants, dans le degré d'ouverture, on le voit maintenant, devait être important, est loin d'être innocent. La cuisine, dans «le meilleur des mondes» de la société de consommation, on pourrait le dire plutôt désertée à la faveur des repas minute et de tous les gadgets électriques hyper-spécialisés qui réduisent le temps de préparation des aliments en ramenant les interventions à la simple pression d'un bouton. Contre la cuisine aseptisée des

anges, Massimo, par l'entremise du kiosque domestique et en faisant appel à ses participants, a voulu redonner à ces lieux une vie organique et recharger de sens des gestes oubliés.

La configuration du meuble de même que les accessoires d'intervention, les prothèses corporelles, ont favorisé une singulière occupation des lieux, rendant les échanges entre les individus explicites. Est ainsi réactivée, par une poétique de l'excès et de l'absurde, la complexité des relations socioculturelles dont le repas partagé autour d'une table se veut le théâtre. Ces rites festifs, tels qu'amorcés par Guerrera, ce sont des photographies en couleurs disposées au mur de la galerie qui les rendent non sans relever (et c'est ce qui entre autres les éloigne du simple document) d'une mise en scène appuyée.

Hybridation

Des dessins partagent les murs avec ces photographies. Ils sont le fait de plusieurs mains, celles de l'artiste et de ses complices, qui au fil des rencontres en ont poursuivi la réalisation, leur attribuant ainsi un caractère volontairement in-

achevé, ouvert aux ajouts. Ces réalisations graphiques reprennent, sur le plan des motifs et de la technique, le thème du corps propre atrophié, mais que des adjonctions de natures diverses prolongent étrangement. Sur des tables basses faussement design reposent des objets-sculptures dont la forme rappelle qu'ils ont servi à l'amorce de contacts. Les matériaux qui les constituent, silicone calectrant et céramique, maintiennent cette rhétorique de la présumée étanchéité des corps mais révèlent aussi leur mode d'opérativité. Appareillage parfois encombrant, ces objets devaient gêner le corps et, paradoxalement, assurer par là leur efficacité, celle de rendre probantes les relations à l'autre.

Ailleurs sur ces tables, ce sont des rebuts de fruits dont la fermentation déjà entamée laisse présager un travail constant de la matière, sa lente transformation. En plus de reconduire l'idée d'un processus sans échancé à laquelle est assignable le projet de Guerrera, ces fruits en décomposition rendent encore plus suspects ces autres fruits à l'apparence trop réelle, également présents sur la table, mais que le plastique dont ils

sont faits fixe dans un état idéal et mortifère. À l'image peut-être de ces fruits inaltérables que l'industrie introduit sur le marché.

De l'échange
à l'exposition

Bien que reposant indéniablement sur les relations qu'elle engage avec les gens et le réel, la pratique de Massimo Guerrera est ici à envisager dans le cadre d'une exposition où les éléments présentés sont à apprécier pour leur qualité d'objet d'art. Malgré leur potentiel relationnel, les objets-sculptures et les dessins sont offerts au regard pour leur valeur plastique, celle-ci par ailleurs remarquable. On notera aussi que l'exposition n'a pas le caractère boulimique qu'avaient les présentations antérieures de l'artiste; y est privilégié au contraire un certain clagage, une épuration, rejoignant en cela un mode de visibilité plus conventionnel. Ainsi, cette exposition aura rétrospectivement permis de soulever certains paradoxes qu'ont dû affronter les Commensaux chez Skol dans leur tentative, fort louable, de définir en quoi consiste l'esthétique relationnelle.

Une escapade américaine inoubliable!

WILLIAMSTOWN et TANGLEWOOD

21 et 22 juillet

- le paysage montagneux du Vermont
- une exposition d'art impressionniste
- la musique d'un grand festival
- et bien choses encore!

Réservez avant le 1^{er} juin
et économisez!
(514) 276-0207Les beaux
détours

CIRCUITS CULTURELS

En collaboration avec
Club Voyages Rosemont

EXPOSITION

LES TERRITOIRES EXTRÊMES DE LA POÉSIE

les territoires extrêmes de la poésie

LES TERRITOIRES EXTRÊMES DE LA POÉSIE

du 10 mai au 21 juin 2001

Livre d'artiste
Accélérateur d'intensité II
de FRANCE LACHAÎNE, 1993

Bibliothèque nationale
du Québec

1700, RUE SAINT-DENIS, MONTRÉAL
Du lundi au vendredi de 9 h à 17 h

Musées en fête

PARTOUT
AU QUÉBEC
18 AU 27 MAI 2001

MUSÉES EN FÊTE
EST UNE RÉALISATION DE LA
SOCIÉTÉ DES MUSÉES QUÉBÉCOIS
EN COLLABORATION AVEC LE
MCCQ, TÉLÉ-QUÉBEC ET LE DEVOIR

(SMQ)
Société
des musées
québécois

Québec
Ministère de la Culture
et des Communications

Télé-Québec

LE DEVOIR

LE DEVOIR

JARDINS



SOURCE INSTITUT DE TECHNOLOGIE AGROALIMENTAIRE DE SAINT-HYACINTHE

Lorsqu'on parle de rotation de cultures au jardin, il est important de regrouper les plantes qui ont sensiblement les mêmes besoins en compost ou en fertilisation. C'est pour cette raison qu'on divise le jardin en trois ou quatre sections.

Intrigues au potager

Le jardinier averti doit, dans la mesure du possible, tenir compte de la « personnalité » de chacune des plantes qu'il introduit dans son jardin

Avec la chaleur des derniers jours, le temps est venu de préparer nos jardins pour l'été. Chaque samedi, *Le Devoir* vous offrira cette page préparée par les meilleurs horticulteurs de chez nous, tous professeurs à l'Institut de technologie agroalimentaire de Saint-Hyacinthe. C'est ainsi que vous retrouverez à tour de rôle, selon les thèmes qui seront abordés, Julie Dansereau, Jean-Claude Vigor, Guy Laliberté et Mario Cliche. La série durera dix-sept semaines et traitera de tout ce qui intéresse le jardinier amateur: la vigne, les fines herbes, la décoration, les plantations, etc. C'est donc un rendez-vous auquel vous êtes conviés. À vos bèches!

Petite leçon de phytosociologie des légumes: le jardinier averti doit, dans la mesure du possible, tenir compte de la « personnalité » de chacune des plantes qu'il introduit dans son jardin. Un peu comme un hôte plein de style, il saura placer autour d'une table chaque invité en fonction de leurs divers intérêts, la difficulté étant de déterminer l'intérêt qui domine. Voici un exemple qui se transfère bien au jardin: *D'un naturel gourmet, mais aussi gourmand, ma chance est d'être placé à côté d'un "ap-petit d'oiseau" car je peux ainsi profiter du contenu de son assiette...* Le maïs, ce grand gourmand, est fort content de se trouver à côté des pois ou des haricots. Ces plantes sont capables de fixer l'azote de l'air pour le restituer dans le sol. Voilà une belle aubaine!



Jean-Claude Vigor

ma chance est d'être placé à côté d'un "ap-petit d'oiseau" car je peux ainsi profiter du contenu de son assiette...

un sol riche en matière organique. ■ La tomate et le haricot, malgré qu'ils partagent le même goût pour le sol, se détestent et ne veulent pas être près l'un de l'autre.

Compagnons de la même famille végétale:

■ S'il est vrai que des plantes issues d'une même famille végétale ont de grandes similitudes en ce qui a trait à la forme et à la composition de leurs fleurs puisque, arbitrairement, la classification des végétaux est construite sur la structure des fleurs, on doit éviter de les regrouper. Être d'une même famille ne signifie pas obligatoirement bonne entente. Par exemple, la tomate et la pomme de terre sont de la même famille (les solanacées) mais aussi ennemies...

Compagnons ayant une taille ou une forme permettant un gain d'espace:

■ Pour mieux occuper l'espace du jardin, on associe des plantes de hauteur et largeur différentes. Par exemple: le maïs et les courges.

■ On associe aussi des plantes qui ont un cycle court de culture avec les espèces à cycle long. Par exemple: échalotes et asperges, radis et carottes, laitues et choux, laitues et oignons, haricots et carottes, etc.

Compagnons ayant les mêmes exigences physiologiques:

■ On devrait regrouper les espèces ayant des besoins similaires en eau (par exemple, l'ail, l'oignon, l'échalote française, les tomates et les courges, que l'on arrose au sol et non sur le feuillage) et tenir à distance les laitues, épinards et choux, qui demandent beaucoup d'eau. Attention: les tomates et les concombres ne font pas bon ménage.

Compagnons bienfaiteurs pour protection:

■ Le concombre, qui n'aime pas le vent, est heureux d'être abrité par une haie de maïs plantée à l'ouest.

■ Les laitues, les épinards et les pois, qui aiment les ambiances fraîches, peuvent être plantés près



SOURCE INSTITUT DE TECHNOLOGIE AGROALIMENTAIRE DE SAINT-HYACINTHE

La capucine est une de ces plantes qui se sacrifie. Elle attire les pucerons. C'est pour cette raison qu'on l'utilise à la base des arbres fruitiers ou dans des endroits bien choisis du jardin.

d'un bâtiment.

■ L'un des bienfaits de la méthode de culture en carré et de la pratique des cultures associées réside à faire côtoyer des plantes dites « répulsives », donc protectrices, avec nos plants de légumes préférés. Par exemple: semer de la sarriette annuelle à côté des fèves éloigne les pucerons noirs. Aussi, semer de la bourrache quelque temps avant la plantation des choux éloigne la piéride (papillon blanc).

■ Le traditionnel et populaire œillet d'Inde a de tout temps eu la réputation de tenir à distance les nématodes par ses sécrétions racinaires. Les nématodes sont de petits vers microscopiques qui attaquent entre autres les racines des plantes.

Compagnons qui se sacrifieraient pour nous:

■ La capucine est une de ces plantes qui se sacrifie. Elle attire les pucerons. C'est pour cette raison qu'on l'utilise à la base des arbres fruitiers ou dans des endroits bien choisis du jardin. La capucine étant le premier choix de ces insectes perceurs et suceurs, une fois la plante infestée, il suffit de la traiter ou de la faire

disparaître et d'en planter une autre.

Belle leçon amérindienne de compagnonnage:

■ Les Amérindiens du Sud utilisaient une approche innovatrice pour la culture du maïs. Après avoir enterré quelques pois sous une grosse butte de terre (pour l'apport des éléments nutritifs, principalement le phosphore), ils semaient des graines de maïs, puis des haricots grimpants, puis des courges. Les courges procurent de l'ombre, donc de l'humidité; le maïs offre le tuteur recherché par les haricots. Un trio inséparable.

Les indispensables plantes du jardin:

■ Absinthe: éloigne de nombreux insectes du jardin. En décoction comme répulsif-insecticide, le goût amer de la plante écarte les insectes.

■ Achillée: à planter autour du jardin et près des plantes aromatiques, dont elle augmente la production d'huiles essentielles.

■ Alyssum vivace: elle attire bon nombre d'insectes pollinisateurs au printemps.

■ Armoise: considérée comme une mauvaise herbe, elle a pourtant l'avantage d'éloigner, par son odeur, les animaux indésirables.

■ Basilic: en plus d'être l'éternel compagnon des tomates, il éloigne mouches et moustiques.

■ Bourrache: compagne des tomates et des fraises, elle améliore

leur croissance et leur saveur. Ses petites fleurs bleues attirent les insectes pollinisateurs. De surcroît, celles-ci sont délicieuses dans les salades ou confites sur les gâteaux.

■ Carvi: comme le font si bien les lupins, lui aussi ameublent les sols lourds.

■ Cataire: excellente plante mellifère, mais hélas, elle attire tous les gros matous du quartier, qui aiment se rouler dessus et dévaster la plante.

■ Cerfeuil: améliore la croissance et la saveur des radis.

■ Ciboulette: plante compagne des carottes.

■ Citronnelle: l'indispensable chasse-moustiques. Vendue sous le nom de citronnelle verveine, de son vrai nom *Aloysia triphylla*, parfois *Lippia citriodora*, elle pousse comme un arbuste, hélas non rustique au Québec. Vous la trouverez dans les jardinerie avec les fines herbes ou les plantes aromatiques. À planter à l'entrée de la maison et du jardin. On peut la froter pour que son huile essentielle imbibé les vêtements.

■ Cosmos: à planter en bordure du potager. Les fleurs attirent les oiseaux-mouches.

■ Hysope: petites fleurs bleues délicieuses avec les carottes. Compagne du chou, elle le protège de la piéride (papillon blanc) en l'attirant sur elle. Elle déteste les radis.

■ Monarde: compagne des tomates, elle en améliore la crois-

sance et la saveur.

■ Raifort: plante vivace qui éloigne les doryphores.

■ Souci: comme l'écrit François Couplan, mangez vos soucis! À semer dans tout le jardin. C'est le préventif le plus efficace contre les insectes. Il décourage le coléoptère de l'asperge et fidèle compagnon des tomates. De plus, si le beurre manque, il peut servir à colorer la margarine...

■ Tanaïs: plante indigène du Québec, caractérisée par son odeur «extra forte». C'est une excellente compagne des rosiers (hormis son odeur) car elle éloigne les insectes volants et les fourmis. Si vous ne trouvez pas de tanaïs, l'ail fera l'affaire autour de vos rosiers.

Thym: en plus de nous procurer des infusions énergisantes et la saveur de la cuisine méditerranéenne, il éloigne certains insectes. À planter ça et là.

Bref, comment réussir un potager harmonieux?

■ Puisqu'on récolte ce qu'on sème, il est important de planifier l'espace du jardin en dessinant un plan, si possible à l'échelle.

■ Harmonisez les rangées ou les carrés en respectant le principe des cultures associées (plantes compagnes).

■ Choisissez des variétés résistantes aux maladies et bien adaptées à votre environnement.

■ Conservez ce plan et, durant la saison, inscrivez ce qui se passe dans le jardin, les bonnes décisions comme les mauvaises.

■ L'année suivante, vous aurez à planifier votre jardin en tenant compte de la rotation des cultures.

■ Rappelez-vous: tout ce qui sort du jardin doit revenir au jardin, sous forme de compost et d'éléments nutritifs.

■ Transplantez des fleurs et des plantes répulsives un peu partout.

■ Une certaine anarchie «planifiée» donne souvent de bons résultats. La culture en rangs d'oignons favorise le déplacement de certains insectes et maladies. Vive les cultures intercalaires et l'éparpillement...

■ Favorisez le développement des insectes utiles en utilisant le moins possible d'insecticides.

■ Adoptez une famille de crapauds, un batracien précieux à protéger et qui se nourrit d'insectes. Il est le signe de la prospérité au jardin...

Moralité

Vivre et laisser vivre: chacun a droit à sa part au potager. Laissez l'expression «qualité totale» aux technocrates de l'irréel! Optez pour un jardin de tolérance. «Une part pour Dieu, une pour l'autre et une pour moi.»

Jean Claude Vigor est professeur à l'ITA de Saint-Hyacinthe et chef de l'équipe du programme de technique de production en horticulture et environnement.